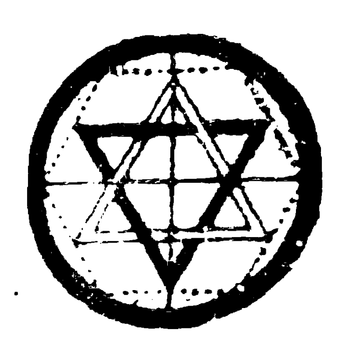
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

60me VOLUME. — 16me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1903)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE CHACORNAC

PARIS — 11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)





PARTIE EXOTÉRIQUE

CHIROMANCIE

La Rascette

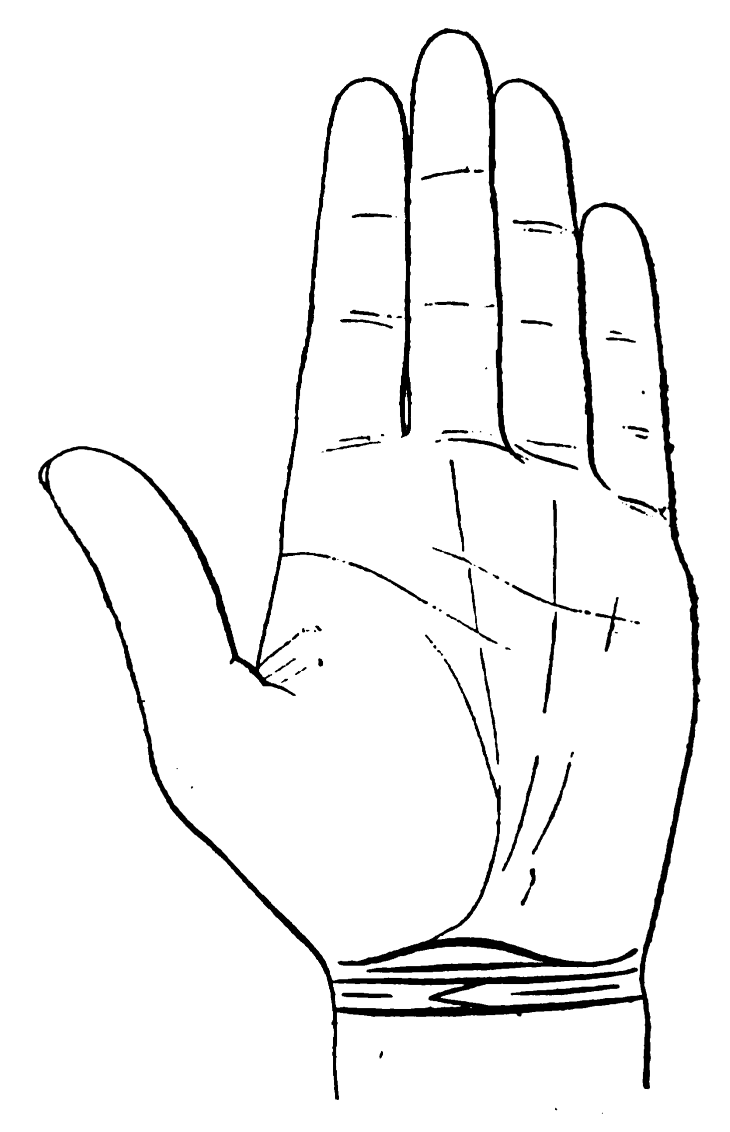
La Rascette est le nom collectif des lignes du poignet. Ces lignes se rapportent astrologiquement à la maison du Lion.

La première ligne s'appelle la Rascette, les suivantes se nomment les Restreintes, nom qui leur a été donné probablement parce qu'elles sont situées dans la partie la plus étroite de la main.

Elles indiquent, tout d'abord, la durée de la vie : chaque ligne représente vingt-cinq années d'existence. « Trois belles lignes bien tracées, dit Desbarolles, forment ce qu'on appelait dans la chiromancie antique le Bracelet magique, c'est-à-dire santé et richesse. » D'après cette même tradition, les héritages sont indiqués par des croix au milieu de la Rascette ; autant d'héritages que de croix.

Une ligne partant de la Rascette sans la toucher absolument, et qui, en traversant toute la main, s'élève sur le mont du Soleil, annonce une réussite

des plus brillantes, soit en honneurs, soit en fortune, quelquefois même en honneurs et en fortune.

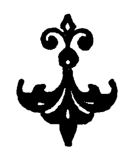


La Rascette et les Restreintes.

Lorsqu'un angle se forme vers la partie supérieure regardant le pouce, c'est le signe certain d'une insépa-

rabilité entre deux époux ayant l'un pour l'autre peu d'amour.

Enfin, une croix au mont de la Lune, dirigée vers le bras, à l'opposé du pouce, indique une mort par naufrage.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les enveloppes fluidiques de l'homme

Nous savons que l'homme, par sa pensée, est un créateur à la fois sur les trois plans, physique, astral, spirituel, et que chaque homme « microcosme » est une cellule du cerveau de la Terre d'abord, puis de l'Humanité ensuite.

La pensée de l'homme ou mental crée des forces négatives, l'invisible possède des forces positives. L'étincelle de vie ne peut être obtenue que par suite du choc produit lors de la rencontre de ces deux forces. Ces deux courants de forces contraires étant en vibrations constantes produisent entre eux des frottements incessants, qui entretiennent et perpétuent la vie sur tous les plans de la nature ; car, pour qu'il y ait reproduction, soit dans le domaine de la vie, soit dans le domaine de la forme, il faut qu'il y ait union entre les éléments positifs et les éléments négatifs qui doivent contribuer à cette reproduction.

La pensée de l'homme crée des fluides plus ou moins lourds, lesquels forment une espèce d'enveloppe fluide dans laquelle l'incarné s'enferme après la mort pour retourner dans les courants fluidiques de l'astral.

Cette enveloppe *idéale*, que les spirites nomment *périsprit* et que les occultistes nomment *partie supérieure du corps astral* « 4e et 5e principes des sept principes de l'homme »,est tout à la fois : 1° un *miroir* qui garde l'empreinte des idées, des pensées, des paroles, des actions de la vie passée de l'homme ; 2° *une force* qui le pousse irrésistiblement vers le point de l'espace où circulent les fluides de même nature que les siens ; 3° enfin une *lumière* plus ou moins pure à travers laquelle il perçoit ce qui l'entoure.

Si, sur le plan physique, la vie ne peut agir sans la forme, puisque la forme lui est indispensable pour pouvoir se manifester et se mettre en rapport avec le monde extérieur, il n'en est pas de même sur les plans invisibles « astral et spirituel »,car sur ceux-ci la vie est indépendante de la forme. Aussi,lorsque l'Esprit nouvellement désincarné a recueilli toutes les leçons que lui fournit son enveloppe en lui présentant le tableau fidèle de ses erreurs passées, il abandonne peu à peu cette enveloppe dont il brûle les *écorces* et la laisse se désagréger pour qu'elle retourne aux éléments fluides qui l'attirent. Mais cette séparation n'est pas absolue, car, par le fait des liens subtils qui existent entre l'Esprit de l'homme créateur et les fluides qu'il a, au cours de ses vies successives, tirés de la matière au moyen de sa pensée,il lui est possible de les réunir à nouveau et de réintégrer momentanément celle de ses enveloppes fluidiques qui peut lui être nécessaire. C'est ce que symbolise « la Résurrection des morts pour le jugement dernier » dont parlent les Écritures. L'enveloppe fluide du désincarné sert donc à le clas-

ser plus ou moins bien dans un lieu particulier des plans invisibles suivant le plus ou moins de mérite de ses existences passées, et cela jusqu'à une nouvelle incarnation.

En revenant s'incarner sur un des mondes physiques de l'espace, l'Esprit emprunte au plan qu'il quitte une certaine quantité d'essence vitale ou fluides inférieurs dans lesquels il se taille une enveloppe que l'on nomme périsprit ou corps astral. Ces fluides constituent la nature inférieure de l'homme, c'est-à-dire l'*Infera* ou le *Tentateur*,toujours en conflit avec la nature supérieure, laquelle est formée par les groupements de parcelles fluidiques plus ou moins nombreuses qui composent le foyer de l'âme spirituelle et de l'Esprit « 6e et 7e principes ». Les fluides composant la nature inférieure de l'homme proviennent de l'évolution des parcelles fluidiques du règne animal.

En effet, c'est la vie la plus élémentaire qui anime les formes rudimentaires du minéral et du végétal, et c'est une vie moins élémentaire qui anime les formes rudimentaires de l'animal et du corps physique humain « 1er et 2e principes ».

Au point actuel de l'évolution terrestre, peu de parcelles provenant de l'involution primitive de la matière sont restées attardées dans les formes rigides du règne minéral ou dans les moules imparfaits du règne végétal : ce sont actuellement les fluides lourds que la pensée humaine a extraits de la matière au cours des âges, qui occupent ces formes et les animent de leur vie à peine ébauchée.

Après un long stage dans les règnes secondaires, ces fluides lourds deviennent capables de former la grossière enveloppe fluidique des petits groupements de parcelles du règne animal. L'évolution se poursuit ensuite à travers les différentes familles du règne animal, des plus inférieures aux plus développées, jusqu'à ce que ces parcelles soient devenues un corps astral complet « 3e, 4e et 5e principes ». C'est alors que l'Esprit venant s'incarner sur Terre, par exemple, prend dans le plan astral qu'il quitte un de ces corps astraux complètement évolués, leqnel lui servira à agir sur le plan physique qu'il va momentanément habiter et lequel devient ainsi le lien entre la matière et l'Esprit.

Avant de s'incarner, l'Esprit « 7e principe » est lui-même enveloppé de parcelles fluidiques épurées « 6e principe » provenant des plans supérieurs. Ces deux principes réunis formentla nature supérieure de l'homme.

Cette nature supérieure s'efforce d'épurer les fluides lourds constituant la nature inférieure de l'homme « corps astral 3e, 4e et 5e principes », de les rendre clairs et transparents, afin que leur opacité ne les empêche pas de recevoir la lumière, le secours, l'appui des plans supérieurs.

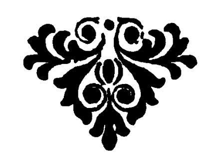
Pour rappeler à l'ordre ces forces astrales tentatrices si souvent en révolte, la conscience ou nature supérieure jette des cris d'alarme, toujours suffisants pour maintenir l'homme de bonne volonté sur le chemin du devoir, lorsqu'ils sont entendus et écoutés.

C'est donc par un travail incessant de la nature

supérieure de l'homme que la matière se transforme, que les fluides s'épurent, que les forces grandissent, se développent et nous poussent toujours plus vite sur la route de l'Infini !

Capitaine Franlac.

Juin 1903.



Étude de Symbolisme

EXAMEN D'UNE MOSAIQUE DE POMPÉI

(*Suite.*)

Dans une thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, en 1877, par M. Maxime Collignon, nous trouvons cette question étudiée à fond et avec le plus grand soin, suivie d'un catalogue méthodique des monuments figurés au nombre d'au moins deux cents, et ayant trait au mythe de Psyché (1).

Les artistes et les poètes se plaisent à jouer sur le mot Ψυχη (Psyché), signifiant tantôt l'âme, tantôt cette espèce de papillon qu'attire, pendant les nuits d'été, l'éclat de la lumière et qui souvent se brûle les ailes à la flamme. Cette équivoque paraît avoir été en grande faveur ; l'esprit grec la mêle souvent aux idées les plus graves. Il n'est pas rare de voir, sur les monuments *funéraires*, *l'âme figurée par un papillon.*

Ainsi un cippe du musée de Naples représente un squelette de la bouche duquel s'envole un papillon (2). C'est presque le pendant de notre mosaïque.

(1) Maxime Collignon. *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, 1877.

(2) Décrit par Gerhart Panofca, *Napels antike Bildwerke*.



« Il semble qu'on n'ait pas dû atteindre du premier « coup ce degré de mesure, où l'allégorie (on peut « dire le jeu de mots) qui assimile l'âme au papillon, « fût exprimée avec précision et avec goût sans que « la forme humaine soit altérée par des accessoires « symboliques.

« Je ne range pas parmi les représentations de « Psyché les pierres gravées où figure le papillon « associé à différents emblèmes bien que, dans diffé- « rents recueils, elles soient désignées sous ce titre (1). » Exemple : une gemme représentant une couronne, une lyre, un vase, des tenailles, une *tête de mort*, un *papillon*. Ficoroni y voit l'*idée de la mort* et de l'*immortalité de l'âme* (2).

En somme, qui est cause de la continuité de la vie de l'Espèce sur terre ? L'amour.

« Lorsque donc le désir amoureux pénètre les « formes, elles deviennent désireuses, car l'enfant « amoureux réside en toutes choses (3). »

Donc amour, vie, âme sont les trois termes d'une même chose. Si sur le plan terrestre l'amour charnel existe, l'âme se purifie par la charité, l'amour du prochain et acquiert ainsi l'immortalité. Donc le mythe de Psyché et l'âme humaine, tout en étant deux choses distinctes, ont bien des points de contact.

L'idée que le corps est une prison pour l'âme apparaît clairement. Elle suppose l'idée de chute et explique

---

(1) Collignon, *loc. cit.*
(2) Ficoroni, *Gemmæ antiquæ litteratæ. Gemmæ rariores.*
(3) Bœhme, *De Signatura Rerum.*

la purification que l'âme doit subir après un long contact avec le corps mortel.

« Elle passe, avant d'arriver à la vie nouvelle, par « plusieurs phases : 1° la chute; 2° l'expiation dans « un corps humain; 3° la purification; 4° la réunion « avec Eros. »

« On est fondé de croire que le papillon représente « le principe de vie et Psyché le principe d'intelligence « et de passion ; l'âme spirituelle seule appelée à une « autre existence, c'est le papillon qu'Eros (le désir) « torture, c'est à Psyché qu'il s'unit (1). »

Pour Dante comme pour les Grecs aux jours florissants de l'hellénisme, l'âme ailée est le papillon divin enfermé dans une enveloppe mortelle jusqu'à l'heure de la délivrance.

Non v'accorgete voi che noi Siam Vermi,
Nati a formar l'angelica parfalla ? (2)

Les chrétiens empruntèrent aux païens et prirent les représentations qui n'offraient pas d'images contraires aux enseignements et à la religion du Christ, entre autres : le Berger, les scènes dionysiaques, le mythe d'Orphée, d'Ulysse, le mythe de Psyché.

Ils se contentèrent d'en transformer le sens. « Le « mythe de Psyché paraît avoir été un des symboles « grâce auxquels les idées sur l'âme ont pu s'accomo- « dèr au goût de la foule ; c'est comme le vêtement « populaire d'une grande idée philosophique. L'âme « personnifiée dans une figure ailée, subissant des

(1) Collignon, *loc. cit.*
(2) *Purgatoire*, ch. X.

« épreuves matérielles, était une allégorie vivante, « accessible à tous, où les intelligences les moins cul- « tivées pouvaient trouver un aliment à leur espé- « rance (1). »

Ce mythe fut surtout en faveur à Rome vers les deuxième et troisième siècles de l'ère chrétienne. Cette mosaïque est antérieure, c'est un signe précurseur.

Sa présence sur les marbres grecs-romains n'a rien qui doive surprendre. Les sarcophages romains pré- sentent une sorte d'enseignement moral, souvent en- veloppé et confus, parfois très net, comme dans ce cas.

La Grèce n'a pas inventé l'immortalité de l'âme, cela remonte bien plus haut, l'origine en est inconnue, et Amélineau a pu dire avec justesse dans l'*Idée de l'âme dans l'ancienne Egypte* : « Que les anciens Egyptiens avaient inscrit sur les monuments funèbres et sur les papyrus placés près des cadavres : Et maintenant son corps est dans la terre, son âme est au ciel. » Et il conclut : « Je ne dirais pas que l'Egypte a inventé la première ces idées (croyance à l'immor- talité), parce que je ne sais pas si une autre nation ne les a pas eues concurremment avec l'Egypte et anté- rieurement à elle; mais je dis que l'idée d'âme a eu, en Egypte, l'origine et l'évolution que je viens de faire connaître et j'ajoute qu'il est plus vraisemblable, qu'il est même moralement certain que la Grèce n'a fait qu'emprunter à l'Egypte les idées qui avaient cours dans la vallée du Nil (2). »

(1) Collignon, *loc. cit.*
(2) *Initiation*, juin 1902.

C'est en Egypte que les sages de la Grèce étaient venu recevoir l'Initiation. Le passage suivant indique bien le travail progressif que firent les mythes orientaux dans les contrées civilisées de l'Europe.

« Tandis que la Grèce, moins troublée, assistant à un travail paisible de fusion entre les mythes anciens et une philosophie plus raisonnable, trouvait le calme dans les souvenirs toujours vivants de ses légendes, l'esprit romain aspirait à des doctrines plus précises et demandait aux croyances les plus diverses des émotions religieuses et parfois une direction morale. Si les uns s'adressaient aux rites bouffons ou sanguinaires de l'Orient, les autres se faisaient jour dans le courant des mythes païens. L'indécision même des croyances antiques servait cette sorte de rénovation du paganisme. Le mythe de Psyché, les mystères de Bacchus apportaient des idées d'immortalité étrangères à l'ancienne religion ; le besoin de croire donnait à ces symboles un accent et une portée qui équivalaient à une véritable renaissance.

« On ne doit point s'étonner de voir parfois, mêlées et confondues, les croyances du mythe et celles des mystères dionysiaques.

« Les monuments figurés montrent souvent Psyché associée aux scènes joyeuses que traduisent, pour les croyants des mystères, les promesses de rénovation et de vie future. Aux yeux de la foule, les nuances délicates de la morale du mythe pouvaient bien se confondre avec les doctrines plus grossières et plus sensuelles du culte de Bacchus ; mais cette confusion est pour nous un enseignement précieux, elle témoi-

gne que le mythe de Psyché doit prendre place auprès d'une des croyances qui furent les plus chères aux derniers païens du paganisme.

« Un des caractères les plus originaux du mythe de Psyché, c'est qu'il a pu fournir au christianisme des symboles destinés à déguiser, aux yeux des *païens*, *les dogmes de la foi nouvelle*. Il n'y a pas d'exemple qui fasse mieux comprendre combien la limite est mal définie, à l'origine, entre le christianisme et le paganisme (1). »

Ce qu'il faut penser de ce dessin au point de vue : 1° *Chrétien* ; 2° *Gnostique* ; 3° *Cabbalistique* (Tarot) ; 4° *Franc-maçonnique*.

1° *Chrétien*.

L'*Initiation* de juillet 1902 renferme l'idée chrétienne donnée par M. Carl Michelsen à cette mosaïque. Il l'interprète comme un vrai texte écrit en écriture figurative. Au cours de cet article, comme dans ce qui suivra, j'ai fait voir que je n'étais pas de cet avis. Les yeux et les oreilles jouent un rôle capital dans sa manière de voir. Or je n'ai pu découvrir d'yeux au crâne, et les oreilles même sont bien problématiques.

J'indiquerais que les vases à offrande à Priape étaient des vases munis d'oreilles humaines. Il y aurait peut-être des rapprochements à faire. Dans les conclusions, je donnerai la part qui peut être faite aux idées chrétiennes.

2° *Gnostique*.

(1) Collignon, *loc. cit.*

« Il faut également se garder de voir dans la gnose « un produit spécifiquement chrétien ; ses fils con- « duisent, au contraire, bien loin en arrière dans l'an- « tiquité jusqu'aux cultes des mystères égyptiens, ba- « byloniens, persans et helléniques (1). »

Nous ne sommes néanmoins pas devant une représentation gnostique, quoique beaucoup d'amulettes anciennes, aussi bien antérieures que postérieures au Christianisme, renferment les figurations du soleil, de l'équerre, du compas, etc.

Un des exemples les plus classiques est le fameux Coffre d'Essarois, provenant de Templiers, disait-on, et qui porte outre Sophia, l'équerre, le soleil, la tête de mort, la chaîne des Eons avec une crosse pareille à celle du bâton de notre mosaïque. Les Manichéens prétendaient que l'âme échappée du corps, après s'être purifiée dans la lune, allait au soleil, où elle était admise au commerce intime avec le Rédempteur, *qui réside dans le soleil.*

Notre papillon, qui s'élance vers la Roue-Soleil, est une figuration qui a bien de l'analogie avec cette croyance gnostique.

3° *Cabbalistique* (le Tarot).

Il ne saurait être parlé ni de Cabbale, ni de Tarot à cette époque, quoique ces choses aient existé alors sous d'autres formes. Le Tarot vient d'Egypte, même de plus loin, son symbolisme se perd dans la nuit des temps.

Or, pour faire voir, ne serait-ce qu'à titre de

(1) Docteur H. Frey, *La Gnose* (*Initiation*, novembre 1902).

simple curiosité, que si on le veut, dans une figuration symbolique, on peut tout découvrir, et cela pour la raison très simple que les symboles actuels sont en nombre limité, mais que chacun d'eux renferme plusieurs sens, souvent très variés, je vais tacher de trouver dans cette mosaïque les signes essentiels des vingt-deux arcanes majeurs du Tarot.

1° Le *bateleur* (Le *maje* du tarot égyptien).

Le bateleur c'est l'homme, le mage égyptien agissant au moyen de la vie universelle (astral). Or du crâne vers le soleil s'élance l'âme. Vraie migration de ce qui subsiste. Le papillon est la vie astrale allant de l'homme au soleil (foyer, source) pour retourner à l'homme (création).

2° *La Papesse. — Junon. — Le Sanctuaire.* T. E. (1)

Figuré dans le tarot égyptien par deux colonnes surmontées du croissant lunaire. Notre mosaïque a la forme d'un vrai édifice surmonté d'un fronton. Le papillon forme une croix solaire.

3° *L'Impératrice. — La Nature.* T. E.

Ligne de la génération, symbolisme : une femme ailée. Ici c'est le papillon, il s'éloigne, mais lorsqu'il pénétra la matière, il l'anima, lui donna la vie. Du reste il figure aussi l'amour, l'Enfant amoureux qui réside en toutes choses (*Passivité*). La matière subit.

4° *L'Empereur.*

C'est le principe *actif* du papillon. Le mâle féconde et meurt.

(1) T. E. Tarot égyptien.

5° *Le Pape. — Jupiter.*

L'*Hiérophante* est assis entre les deux colonnes du temple : nous avons déjà parlé de la figuration de ce temple. L'Hiérophante tient la croix antée. Dans le niveau le fil et la traverse forment croix.

6° *L'Amoureux.*

C'est le papillon volage, amoureux de toutes les fleurs. C'est Cupidon ailé.

7° *Le Chariot.*

La roue, c'est la partie pour le tout. Le char du soleil se figurait par une simple roue.

8° *La Justice.*

Niveau. Emblème de la justice.

9° *L'Ermite.*

Le bâton, le manteau déchiré, la besace.

10° *La Roue.*

La roue avec le niveau, équilibrant les deux trophées placés de chaque côté.

11° *La Force.*

La lance symbole du pouvoir. Première arme assurant la puissance.

12° *Le Pendu.*

Le fil à plomb entre les deux colonnes. Le crâne au besoin lui faisant suite.

13° *La Mort.*

Le crâne.

14° *La Tempérance.*

Echange des fluides. Passage de l'âme sur terre (crâne) au soleil (roue).

15° *Le Diable.*

Servir le mal, c'est servir la *mort.*

Idée de flèche, d'arme quelconque, lance, fait le mal, tue. Destin, la fatalité qui fait toujours diriger le fil à plomb suivant la perpendiculaire signifie la mort. Attraction vers le centre, concentration, par opposition à la vie, l'extention. Du reste le rôle du diable est de nous conduire à la mort spirituelle en nous plongeant dans les fausses joies matérielles.

16° *Le feu du Ciel.*

C'est la lance de la matérialisation. Or nous l'avons déjà dit, la forme de notre mosaïque est celle d'une construction. La lance plantée en terre signifie feu.

17° *Les Etoiles.*

L'idée de soleil, lune, évoque celle de monde, astre. La phallène qui vole, le fait par les belles nuits étoilées. Les taches de ses ailes scintillent comme des étoiles.

18° *La lune.*

Au bâton, la fourche du croissant. C'est le bâton gnostique, la chaîne des Eons, le vrai bâton des vicaires byzantins.

19° *Le Soleil.*

La roue solaire.

20° *Le Jugement.*

Le niveau sur la tête de mort.

21° *Le Monde.*

La roue prise dans sa plus large acception. Le macrocosme.

22° *Le fou.*

Le bâton, la besace, indice de l'homme simple.

Non seulement les arcanes peuvent être symbolisés, mais les couleurs sont indiquées (arcanes mineurs).

Au centre un groupe qui signifie l'univers (le Monde) dans ses trois plans.

Crâne = monde matériel.

Papillon = monde astral.

Le papillon s'élance vers le monde céleste.

Les accessoires forment quatre groupes :

Epée = lance-flèche.

Bâton = bâton.

Denier = soleil (rond couleur d'or).

Coupe = niveau. Le fil vertical indique l'équilibre horizontal d'un liquide (niveau d'eau).

Assurément qu'il n'est jamais venu aux mosaïstes, auteurs de ce travail, la moindre idée de faire un resumé synthétique du tarot, mais j'ai tenu à indiquer qu'il est très facile d'interpréter, dans un sens ou dans un autre, la moindre œuvre d'art renfermant plusieurs emblèmes, et cela pour la bonne raison que les symboles ont de multiples significations, et que depuis les temps éloignés, où on commença à les employer, elles varièrent avec des transformations progressives appropriées aux idées du temps.

4° *Franc-maçonnique.*

C'est entendu, la franc-maçonnerie date de 1717. Ce qui a existé avant elle n'était pas de la franc-maçonnerie. Mais elle prit des symboles, or ils existaient avant qu'elle se soit constituée : l'équerre, le maillet, les points, etc., tout cela était d'un usage courant en langage symbolique, depuis plusieurs milliers d'années. Depuis un temps aussi long, des groupes d'individus, qui avaient des idées de progrès et de liberté, et étaient en désaccord avec le reste de leurs conci-

toyens, avaient constitué des sociétés plus ou moins secrètes, avec signes de reconnaissance, en sorte que, tout en brisant toute attache antérieure, on ne peut s'affranchir de la filière, de la chaîne. Si elle n'a pas été matérielle elle a été morale. Quels sont les groupes d'hommes qui sont à notre époque les propagateurs des idées avancées, du socialisme, du collectivisme ? Je ne parle pas des chefs, mais des soldats, de la masse. Ce sont surtout les corps d'état qui sont à la tête du mouvement vital de la nation : les ouvriers en fer, mécaniciens, électriciens, métallurgistes, mineurs; tout ceux qui aspirent au progrès, que la routine gêne, qui veulent le grand combat pacifique, qui veulent s'attaquer à la matière, « le progrès étant en raison directe de l'action de l'homme sur la matière, et en raison inverse de l'action de l'homme sur l'homme ».

Or, avant le règne du fer, a existé celui de la pierre, je ne parle pas de la préhistoire, mais veux dire qu'avant ce grand règne des constructions de fer, nécessitant le savoir de l'ingénieur, les constructions de pierre avaient été le summum du grand savoir de l'architecte.

Voyons donc ce que furent ces sociétés de constructeurs dans l'antiquité, et surtout à Rome sous les Césars.

Dans les ouvrages spéciaux de Clavel, Ragon, etc., ces questions sont étudiées à fond et surtout d'une manière contradictoire. La science architectonique antique reposait sur les sciences, sur l'astronomie. Chaque partie, même la plus infime, d'un édifice avait une signification, figurait un symbole; aussi,

dire que les chefs n'étaient pas des Initiés, c'est ne pas savoir ce qu'est un Initié.

« Tous les hommes *instruits* prenaient dans l'antiquité le titre d'*initiés*, et les titres de fils de la Femme, fils de la Terre, fils des dieux, fils de Dieu désignaient leur élévation hiérarchique dans l'ordre des connaissances humaines (1). »

Une double force attire tour à tour l'homme vers l'esprit et vers la matière, vers la vertu et vers le vice...!

Le compas qui occupe le haut du tableau et l'équerre qui se voit au bas présentent la même pensée sous des emblèmes différents. Le compas est le ciel, où l'initié doit tendre constamment ; l'équerre, la terre, où ses pensées le retiennent. On dit que le vrai maçon se trouve entre l'équerre et le compas pour exprimer cette idée : qu'il est détaché des affections matérielles et qu'il est en voie de retour vers sa céleste origine.

Voilà résumée, sur le rôle du maçon, l'opinion d'un auteur qui a fort écrit sur le sujet (2).

Notre mosaïque n'a-t-elle pas des dispositions analogues. Le crâne (homme initié) a au-dessus de lui le niveau (équerre), mais sa partie de céleste origine s'élance vers la roue (évolution complète du compas).

Toutes les initiations antiques et modernes sont basées sur les révolutions des corps célestes et la purification de l'âme. Presque toutes reposent sur un édifice (fictif) que l'on construit (Hiram, *Le Temple*

(1) Saint-Yves d'Alveydre. *Mission des Juifs.*
(2) Clavel, *Hist. pit. de la Franc-Maç.*

de Salomon) ; de même chez les Scandinaves, les Grecs, Apollon (soleil) travaille comme maçon au mur de Troie, et Cadmus (soleil) bâtit Thèbes.

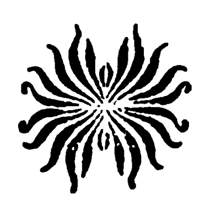
Diodore de Sicile avait dit que le Soleil était l'Architecte de la Nature, ce qui se changera en grand Architecte de la Franc-maçonnerie.

En Egypte, la caste qui bâtit, sous la direction des prêtres, ne renferme pas seulement des initiés aux petits mystères, mais également aux grands.

La Grèce a ses architectes sacrés. Ce sont les ouvriers dionysiens (Initiés aux mystères de Bacchus). Ils passent en Syrie, en Perse, aux Indes, à Pergame. Ils forment une vraie franc-maçonnerie avec rites, initiation, signes, pratiques, etc. Dans les cérémonies secrètes les frères se servaient *symboliquement* des outils de leur profession.

TIDIANEUQ.

(*A suivre.*)



L'ORIGINE DU MAL

Il existe bien des opinions diverses sur l'origine du mal.

Kardec, esprit supérieur choisi par Dieu pour donner au monde terrestre les œuvres fondamentales du spiritisme, dit que le mal provient de l'Homme, non de Dieu.

Cette appréciation est logique et appropriée à l'époque où elle fut émise. Mais aujourd'hui, grâce aux progrès incontestables de la doctrine spirite parmi les peuples civilisés, le moment est arrivé, je crois, de donner à cette définition toute sa portée véritable, sans crainte de malentendus.

D'abord on peut dire que le mal comme on le comprend sur la Terre n'existe pas. Les habitants de cette planète ne comprennent pas ce qu'est le mal. Le mal n'est pas une chose inutile destinée à empêcher tout progrès moral ; c'est, au contraire, le moyen dont Dieu se sert pour faire progresser ses créatures.

C'est, si l'on veut, un remède pour l'âme qui la fait avancer vers le bonheur éternel.



Ce n'est qu'un point de vue, une apparence employés par les grands esprits comme un médecin se sert d'un remède. Ils ne font pas le mal mais le laissent s'accomplir selon la volonté de Dieu, quand il peut en résulter un bien. Néanmoins, dire que les hommes ont créé le mal équivaudrait à nier Dieu, puisque Dieu a tout créé. L'homme ne peut que développer et élaborer ce qui n'est qu'à l'état primitif, en principe.

C'est ce qui a lieu pour le mal. Il existe depuis la création, mais sans développement. La doctrine nous enseignant que l'homme a été créé avec autant d'aptitudes pour le mal que pour le bien, on peut en déduire que le mal, selon la volonté de Dieu, peut servir à l'homme autant que la pratique du bien. Les spirites comprendront que si en effet le mal procède de l'homme en second lieu, puisqu'il le développe, c'est cependant Dieu qui l'a créé en principe comme toutes choses.

On peut ne pas admettre que le mal n'est pas un attribut de l'élément spirituel, mais il en est certainement un état ou une phase.

Cependant le mal est toujours le mal, car de même que lorsqu'un homme sain prend un remède il en souffre, de même le mal est mauvais là où il ne doit pas avoir lieu.

Quelques personnes croient que l'esprit arrivé à un certain degré d'évolution ne peut plus reculer. Il n'en est pas ainsi. En effet, les progrès qu'il peut faire dépendent de sa libre volonté ; et il peut se faire qu'il lui reste encore certaines imperfections. Alors, dans l'accomplissement même de ses épreuves, il peut pécher et contracter de nouvelles dettes qu'il lui faudra

payer. Cela peut retarder son évolution, sans qu'il puisse perdre ses connaissances acquises.

C'est en cela que le mal est très préjudiciable. Comprenons donc que nous devons nous abstenir du mal autant que possible, car de même qu'on ne se sert pas d'un remède pour alimenter le corps, de même le mal ne peut être la nourriture de l'âme, mais le bien seul qui est éternel. Le mal n'est qu'un moyen temporel pour arriver au bien.

Les esprits disent : « Si les montagnes n'existaient pas, l'homme ne pourrait comprendre qu'on peut descendre et monter. S'il n'y avait pas de rochers, il n'aurait pas notion des corps durs. L'esprit doit acquérir l'expérience et pour cela connaître le bien et le mal. » (*Livre des Esprits*, livre III, chap. I-V, p. 634.)

Kardec est un peu obscur dans les explications qu'il donne sur l'origine du bien et du mal. (*La Genèse selon le spiritisme*, chap. III.)

Copions littéralement (paragr. 1er) : « Dieu étant le principe de toutes choses, de toute sagesse, de toute bonté, de toute justice, ce qui procède de lui doit participer de ses attributs ; ce qui est infiniment sage, juste, bon ne peut rien produire d'absurde, de mauvais, ou d'injuste. »

Le mal ne peut donc venir de Dieu. Plus loin, paragraphe 4, il dit : « L'homme dont les facultés sont limitées ne peut pénétrer la totalité des vues du Créateur. Il juge les choses au point de vue de sa personnalité, des intérêts de convention qu'il s'est créés et qui rigoureusement ne sont pas dans l'ordre de la nature. C'est pour cela qu'il trouve souvent mauvais

et injuste ce qui lui paraîtrait admirable et très sage s'il connaissait les causes, le but et les résultats définitifs. En cherchant la raison d'être et l'utilité de chaque chose, l'homme reconnaîtra que tout porte le sceau de la sagesse infinie, que tout se passe comme il faut, et il s'inclinera devant la bonté et la sagesse infinies même en ce qu'il ne comprend pas. »

Ce dernier paragraphe est à la fois une contradiction et une explication du premier. Dieu n'a rien créé de mauvais, d'injuste ou d'absurde, puisque ce qui paraît tel à la vue limitée de l'homme lui semblerait, au contraire, bon, juste et compréhensible s'il connaissait les causes, le but et les résultats. Ne voyons-nous pas ici la preuve de ce que je disais plus haut, à savoir que le mal n'est qu'un moyen très sage dont Dieu se sert pour faire progresser ses créatures ? Et Kardec aussi affirme, même paragraphe, que la douleur est l'aiguillon qui oblige l'homme à marcher dans la voie du progrès.

Les grands cataclysmes, commela destruction de la Martinique, perdent tout leur côté horrible si nous pensons que ceux qui sont morts si tragiquement ont fait mourir d'autres hommes de la même façon antérieurement, et que, pour se purifier de cette faute, il faut qu'ils passent par la même souffrance.

Là donc, nous ne voyons le mal que comme moyen.

Un homme tue un autre homme. Il commet un crime; c'est évident. Mais pour la victime, le mal se change en bien, parce qu'elle a payé une dette et fait un pas en avant dans la voie du progrès. Le mal fait

s'est changé en bien. Nous pourrions citer bien d'autres exemples analogues.

Cependant comme toute dette doit être payée, Dieu seul peut se servir du mal comme moyen ; souvenons-nous toujours que tout est utile dans l'Univers, que rien ne se perd, que Dieu a tout créé, et l'homme rien. Sachons aussi que tout ce qui existe est, pour Lui, infiniment sage, juste et bon.

Mais pour nous, il y a toujours le bien et il y a toujours le mal. Nous devons donc aspirer au premier et fuir le second.

N.-P. Nielsen



Les vibrations de la Vie universelle

La matière provient d'une source unique, c'est-à-dire du grand réservoir de l'Ether fluide universel.

Elle s'offre à nous sous les deux conceptions : pondérable et impondérable.

On est convenu d'appeler impondérable toute substance qui ne produit aucun effet sensible sur la balance la plus délicate, comme le calorique, la lumière, le fluide électrique, le fluide magnétique, etc. ; mais la limite entre le pondérable et l'impondérable n'existe qu'à cause de l'imperfection de nos instruments dits de précision, ou mieux encore, à cause de l'imperfection de nos organes eux-mêmes.

La matière à l'état solide, liquide, gazeux est pondérable, puisqu'elle peut être pesée dans ces trois états. La matière dans ses autres états plus subtils (état radiant, fluides divers) peut nous être rendue sensible à l'aide d'instruments particuliers ou à l'aide de su-



jets sensitifs ou voyants spécialement doués, qui en perçoivent les vibrations.

Les éléments de la matière pondérable composent les formes diverses dans lesquelles la vie s'enferme passagèrement pour évoluer sur le plan physique.

La vie, elle, se compose des éléments de la matière impondérable, c'est-à-dire que nous la percevons actuellement sous les différents modes vibratoires que l'on nomme, par ordre croissant de vibrations : acoustique, électricité, chaleur, lumière et couleurs, fluides inférieurs, fluide éthéré.

La vie inférieure ou inorganique répond aux seules vibrations de la chaleur et de la lumière. La vie organique répond aux vibrations du son, des odeurs, des saveurs, de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, des couleurs et des fluides de l'ambiance. La vie supérieure répond, en plus, aux vibrations du fluide éthéré.

La vie est en somme tout ce qui, dans la nature, vibre en réponse à des vibrations correspondantes.

Les éléments de la vie prisonnière en l'homme se sont créés, et se créent encore les sens et les organes qui leur sont nécessaires pour répondre aux vibrations, c'est-à-dire aux appels des forces extérieures correspondantes.

Les cinq portes de nos connaissances : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, ne nous donnent cependant encore que peu d'accès sur le monde extérieur, surtout les trois dernières.

*L'*oreille ne nous transmet que les vibrations moyennes de la série la plus basse de l'acoustique, car

il existe des vibrations lentes imperceptibles à notre ouïe, comme il existe des vibrations accélérées, harmoniques, que seuls les sujets en état d'hypnose ou d'extériorisation peuvent saisir.

L'œil va plus loin, mais en fait c'est presque la lumière seule, qui met notre esprit en communication avec l'univers. Or, bien que les vibrations de la lumière soient un mode de vibration de l'éther déjà excessivement rapide, on sait qu'il existe, en deçà comme au delà, d'autres vibrations de l'éther non perceptibles pour nos yeux, comme il existe, en deçà et au delà des facultés de notre ouïe, des vibrations non perceptibles pour nos oreilles. Ce sont des régions inconnues sur lesquelles nous ne savons absolument rien et dans lesquelles on trouve vraisemblablement les rayons Rőntgen, par exemple, en attendant que l'on y découvre d'autres vibrations jouant un rôle important dans l'économie générale de l'univers, comme les vibrations génératrices des formes par exemple.

Il doit exister certainement une continuité des phénomènes vibratoires de l'univers, car les lacunes que nous croyons rencontrer dans l'immense spirale des vibrations universelles ne nous paraissent exister qu'à cause de notre organisation terrestre peu développée et en accord, du reste, avec l'infériorité de la planète que nous habitons.

Cependant on perçoit qu'il y a, dans la vie terrestre même, certaines facultés inexpliquées pour la majorité des hommes, certains sens ignorés, et on prévoit que les habitants des autres mondes de l'espace doi-

vent être doués de sens tout différents des nôtres, suivant le degré d'avancement de ces mondes.

Les vibrations sonores, lumineuses, électriques et fluidiques ont développé, par un travail incessant, chez l'homme terrestre, les appareils par lesquels il communique avec le monde visible et en reçoit les impressions.

Il lui reste maintenant à développer les sens et les organes plus subtils, qui lui permettront d'abord de combler les lacunes paraissant exister dans la spirale des vibrations universelles, puis ensuite lui permettront de répondre aux vibrations du fluide éthéré et de correspondre d'une façon consciente avec le monde invisible.

Ce fluide éthéré qui est divin, puisqu'il provient de l'Infini, rompra les entraves de la vie étroite et bornée de l'homme, et fera de lui un être libre et immortel. Il est bien évident qu'il n'est pas facile à l'homme terrestre actuel d'arriver à un pareil résultat; c'est toute une science de l'âme à apprendre, et il faudra encore bien des générations avant que la presque totalité des hommes arrive à s'assimiler les connaissances et facultés psychiques qui ne sont pour le présent que l'apanage de quelques hommes particulièrement bien doués fluidiquement et surtout spirituellement.

Ce sont ces facultés que l'on nomme: télépathie ou sensation à distance, transmission de pensée ou télégraphie et téléphonie sans instruments entre personnages, psychométrie ou vues en astral, double vue, clairvoyance, clairaudiance, extériorisation consciente, dédoublement, lecture des clichés astraux, intuition,



prescience ou prémonition des événements, prévision de l'avenir, avertissement, pressentiment, rêves prophétiques, etc. Ces facultés proviennent en somme de la capacité que possèdent les sujets à percevoir des vibrations particulières qui échappent au commun des mortels, puisqu'il n'y a là que des phénomènes vibratoires absolument naturels. Il n'y a du reste rien de surnaturel, tout est dans la nature, l'inconnu comme le connu. Tout est dans tout !

C'est ainsi que le microcosme « homme » est analogue au macrocosme « nature ». Or, cet homme est aussi un créateur sans qu'il sans doute, car il est sans cesse occupé à transformer la matière, à la purifier, à la fluidifier. Ce travail s'opère dans son cerveau.

La vie prend naissance dans les fluides lourds que le travail du mental extrait de la matière grise contenue dans le cerveau.

C'est donc le cerveau qui est le producteur de la vie terrestre, puisque c'est lui qui fait passer la matière de l'état inerte à l'état vibratoire.

On sait, du reste, que chacune des millions de cellules matérielles composant l'homme évolue à travers le corps physique de celui-ci jusqu'à ce qu'elle arrive au cerveau, sommet de son évolution. Là, son degré d'affinement lui permet de constituer la matière grise. Or, c'est dans cette matière grise que l'homme vient puiser lorsqu'il s'agit d'exprimer sa pensée. Chaque pensée exprimée fait passer une ou plusieurs cellules d'un degré inférieur à un degré supérieur, de l'état inerte à l'état vibratoire. La cellule meurt ainsi à la vie matérielle pour renaître à la vie fluidique. La

pensée de l'homme sert à l'évolution de la matière et fait faire un grand pas à cette évolution.

L'ensemble des cellules composant l'homme se trouve ainsi renouvelé complètement dans un nombre de sept années environ, au moyen de la pensée qui perçoit les vibrations de l'Ether et y répond.

Ce travail de transformation de la matière, que l'homme a fait jusqu'ici d'une façon machinale et inconsciente, il pourra un jour, grâce aux lumières d'un fluide éthéré, l'accomplir d'une façon consciente et réfléchie, ce qui lui permettra d'exercer un pouvoir absolu sur les forces et les formes inférieures en dirigeant les vibrations génératrices des formes.

Mais pour acquérir cette faculté, comme pour acquérir les facultés déjà mentionnées ci-avant, il faut que la Pensée s'appuie sur une ferme Volonté et sur un ardent Désir.

La pensée de l'homme étant créatrice d'étincelles de vie, par suite du choc produit lors de la rencontre du mental individuel avec l'astral entourant notre monde, il se produit pour l'ensemble des hommes des courants vitaux formés par les pensées, les désirs, les passions humaines; courants offrant par conséquent une immense variété et qui constituent l'essence vitale inhérente à chaque plan, à chaque monde, à chaque lieu ; or, chaque individu en chaque lieu vibre à l'unisson du courant dominant :

Il y a les courants mauvais et terribles créés par la haine, la méchanceté, la jalousie, l'immoralité et toutes les passions basses et grossières.

Il y a les courants de fluides lourds et opaques for-



més par l'égoïsme, l'intolérance, le mépris de ses semblables, le désir immodéré des biens et des jouissances.

Il y a les courants de fluides plus légers, mais encore obstrués par l'ignorance, la superstition, les conceptions religieuses erronées, la fausseté de l'idéal, etc.

Tous ces courants sont bien loin de répondre aux vibrations du courant engendré par le puissant Esprit surhumain marchant libre et conscient vers le foyer de la lumière et de l'amour !

Les courants qui vibrent à l'unisson de ce dernier sont les courants intellectuels spiritualisés par le savoir, la bonté, la tolérance, l'abnégation, le dévouement, en un mot par toutes les vertus enseignées par le Divin Maître et qui seules peuvent conduire les humanités à la gloire et au bonheur.

Hélas ! ces courants se produisent rarement sur notre mesquine Terre !

Mai 1903.

Capitaine FRANLAC.



LA PRÉDICTION DU RÉGICIDE DE BELGRADE

Le récit de Stead et l'enquête du « Light ».

Aussitôt après le double régicide de Belgrade, l'on a pu lire dans tous les journaux qu'un rédacteur de la *Pal Mall Gazette* s'étant rendu chez le ministre de Serbie à Londres, M. Miyatovitch, pour l'interviewer, eu reçut, entre autres, cette curieuse déclaration : que trois mois auparavant, se trouvant à une séance donnée par une « voyante », il lui avait fait remettre une enveloppe cachetée, contenant la signature du roi Alexandre. La voyante ne tarda pas à entrer dans une grande agitation et, d'une voix étouffée, elle déclara voir que l'on assassinait le roi dans son palais ; la reine était présente ; mais M. Miyatovitch croyait se souvenir qu'elle avait échappé à la mort. Cette vision avait tellement impressionné le diplomate serbe, qu'il avoua à son interviewer avoir alors écrit au Roi, en le suppliant de bien se garder de ses ennemis à *l'intérieur* du palais.

Aussitôt M. Stead, l'apôtre de la paix, directeur de la *Review of Reviews* et ancien directeur du journal psychiste *The Borderland*, confirma les paroles de



M. Miyatovitch. Plus tard il publia dans le *Figaro* un récit complet du fait en question.

Voici la plus grande partie de cet impressionnant récit :

« Un de mes amis qui s'occupe d'occultisme depuis longtemps introduisit à un de nos *at home*, le vendredi 20 mars 1903, une dame du Yorkshire, Mrs Burchell, qui, m'assura-t-il, possédait des dons remarquables en fait de psychisme et de clairvoyance. Je ne l'avais jamais vue auparavant ; je savais seulement qu'elle pratiquait comme médecin à Bradford. Quand elle arriva je vis tout simplement en elle une brave femme du Nord ayant, en vingt-cinq ans de mariage, donné dix enfants à son mari. D'aspect simple et provincial, elle ne montrait aucune prétention à une culture supérieure. Elle avait passé l'âge mûr quand le hasard d'une conversation la mit sur la voie de l'occultisme. Quelques expériences élémentaires la convainquirent bientôt qu'elle avait le don de « clairvoyance », qu'elle avait le don d'interprétation psychique d'objets tels que lettres, bagues, boucles de cheveux, à un degré qui frappait de surprise leurs possesseurs, et que, capable de sommeil hypnotique, elle passait en séance sous le contrôle d'intelligences autres que la sienne.

« Nous préparâmes un certain nombre d'objets rappelant des souvenirs intéressants. Ils devaient être soumis à Mrs. Burchell et il était convenu qu'elle essayerait de décrire la personne, ou la scène, associée à l'objet qui lui était soumis, sans autre secours que celui de ses pouvoirs occultes.

« Mes salons étaient combles quand les expériences commencèrent.

« Je ne sais si ce fut la faute de la trop grande foule, ou celle du scepticisme ambiant, ou toute autre cause que j'ignore, mais je fus consterné par une série d'échecs complets. Je n'ai jamais de ma vie été témoin d'un fiasco plus ridicule. Le malheureux médium semblait incapable d'entrer en contact sympathique avec rien ni avec personne.

« J'étais très désolé pour la pauvre femme qui avait échoué en faisant de son mieux, et, pour essayer de la consoler, elle et ses amis, j'invitai une douzaine des assistants à dîner avec moi dans un restaurant voisin (je pourrais au besoin donner leurs noms et citer le restaurant). Nous ne pensions guère alors que, comme suite au fiasco de l'après-midi, nous allions être témoins d'une des plus merveilleuses démonstrations de clairvoyance qu'on ait jamais enregistrées.

Nous prîmes place à table vers huit heures, autant qu'il m'en souvient. Un peu après neuf heures le dîner était achevé, et j'exprimai l'opinion qu'il ne serait que justice de donner à Mrs. Burchell une autre chance de montrer ses dons de vision clairvoyante. Nous nous assîmes de façon à former avec nos sièges un cercle, ou plutôt un ovale, Mrs. Burchell prenant place à l'un des bouts.

« En une suite de phrases sans lien ni ordre, elle décrivait ce qu'elle voyait ou entendait. Ces descriptions n'offraient rien de très remarquable et il semblait que la soirée pût s'écouler sans qu'aucun incident vint nous faire oublier notre désillusion.

« Il était dix heures passées lorsqu'un gentleman serbe qui se trouvait parmi mes invités me mit une enveloppe dans les mains en me disant :

« — Faites une épreuve avec ceci.

« Je pris l'enveloppe sans savoir ce qu'elle contenait et j'attendis que la bonne dame eût achevé sa description d'une personne du groupe. Mrs. Burchell prit l'enveloppe dans ses deux mains et resta immobile un instant. Elle tourna et retourna l'enveloppe à deux ou trois reprises, la porta à son front, puis dit à haute et claire voix :

« — Une personne considérable, — un roi !

« Cette déclaration nous rendit attentifs et nous écoutâmes avec avidité ce qui allait suivre. Je ne puis pas répondre de rapporter textuellement les paroles exactes du médium qui parlait avec une rapidité extrême et une grande agitation, mais j'ai comparé mes souvenirs avec ceux des autres personnes présentes et je puis dire avec confiance que le récit ci-après reproduit exactement la substance de ses remarques. Elle parla exactement comme si elle voyait l'intérieur d'une maison par la fenêtre ouverte et décrivait ce qu'elle voyait aux personnes assises près d'elle. A côté d'elle étaient assises deux autres clairvoyantes, Mrs. Brenchley et Mrs. Manks.

« Comme je l'ai dit, Mrs. Burchell commença ainsi :

« — Une personne considérable, — un Roi ! Il est debout dans une chambre de son palais... Il est brun, de petite taille, le cou long... Avec lui est une dame... la Reine, et là (montrant un coin de la chambre) je vois un enfant !! »



« Puis, devenant très excité, le médium s'écria :

« Terrible ! terrible !... Il y a tant de sang que je ne puis en supporter la vue... Ah ! c'est effrayant ! !... Je ne puis supporter cela ! Je vois un homme très brun qui se précipite dans la chambre... Il essaye de tuer le Roi... La dame les implore d'épargner le Roi... Oh ! !... »

Et, avec un cri de folle, Mrs. Burchell nous fit peur en se jetant à genoux d'un mouvement soudain, et de façon telle que je crus qu'elle allait tomber, et j'étendis la main pour la retenir. Elle ne tomba point cependant, mais, les mains jointes, elle continua d'une voix de supplication désespérée :

« — Ils le tuent !... Oh ! sauvez-le ! sauvez-le !... La Reine tombe à genoux, elle les supplie d'épargner la vie du Roi... Oh ! ils ne veulent pas l'écouter... Oh ! quel tumulte ! que de sang !... quel horreur ! Ils le tuent... Elle plaide en vain... Maintenant ils la repoussent et la percent avec un poignard... et, oh ! oh !...

« Alors Mrs. Burchell, épuisée d'émotion, s'affaisait sur le sol, quand je la relevai et l'assis sur sa chaise.

« J'aurais dû dire que lorsque Mrs. Burchell tomba à genoux, Mrs. Brenchley, une autre voyante, se leva en disant :

« — Oui ! oui ! je le vois dans l'air ! On le tue, je le vois !

« — Et moi aussi ! — dit Mrs. Manks joignant également les mains, — et toutes deux faisant écho aux cris et aux exclamations de Mrs. Burchell et criant :



— Oui ! oui ! nous le voyons ! Elle a bien raison !

« Mrs. Burchell, dans son agitation, avait laissé tomber l'enveloppe. Mrs. Brenchley la ramassa et la tenant à la main elle continua à décrire la scène du carnage. Avec une émotion presque aussi intense, elle s'écria :

« — Oh ! le sang ! quelle effroyable chose !... Voyez, comme tout devient noir... voyez, les soldats arrivent sur nous... ils fusillent tous ceux qu'ils rencontrent...

« — Comment sont-ils ? — demanda quelqu'un.

« — Il me semble voir comme des uniformes russes; mais il fait noir et je ne vois pas clair.

« (Je dois faire remarquer que Mrs. Brenchley a visité la Russie l'an dernier et que l'uniforme serbe ressemble de très près au russe.)

« — Maintenant le Roi est mort ! cria-t-elle, mais quelle confusion et que de sang versé !

« J'interrogeai du regard l'ami qui m'avait donné l'enveloppe et je la lui rendis. Nous étions tous sous l'impression de la force dramatique extraordinaire avec laquelle le médium avait décrit la scène de mort et reproduit le plaidoyer désespéré de la Reine. Mais aucun de nous ne savait dans quelle Cour cette tragédie avait eu ou devait avoir lieu.

« — Qu'y a-t-il dans cette enveloppe ? demandai-je.

« — Regardez, dit mon ami en ouvrant l'enveloppe.

« Il en tira une feuille de papier à lettres sur laquelle avait été collée une signature : « Alexandre ».

« — C'est le Roi, dit-il.

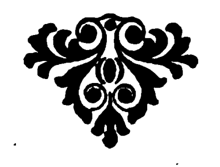
« — Mais, dis-je, cette description est-elle exacte ?

« — Absolument ! répliqua-t-il. Le palais, le Roi, la Reine, la description est exacte.

« A ce moment, le médium qui était resté muet dit à mon ami :

« — Soyez-en certain, tout arrivera comme je l'ai vu, si rien n'est fait pour l'empêcher. Et cela avant longtemps. »

Nous croyons utile d'ajouter qu'un collaborateur du *Light*, de Londres, a fait une sorte d'enquête au sujet de cette fameuse séance et qu'il publia les témoignages de plusieurs personnes qui y avaient assisté. Ces témoignages concordent entre eux et avec le récit de M. Stead, hormis qu'en certains détails de très peu d'importance.



NOTES

SUR LA

Grammaire de Pânini

(*Suite.*)

Le premier volume de la deuxième édition de *Secret Doctrine* ayant 740 pages, la 664ᵉ page du second volume a pour rang dans le tout 740 + 664 = 1404.

740 est le nombre de la Croix, le Mahâyayña, « Grand-Sacrifice », au nominatif.

Quatre degrés: ma 8 + ha 126 + a 21 + ya 57 + ja 92 + ña 273 + s 162 = 739 (la lettre ña peut être augmentée, sur la foi de Pânini, d'un ou de deux).

La chaussée du Triple Logos, de la grande Croix du temple d'Angkor Vat, la merveille la plus grandiose qu'on connaisse sur terre aujourd'hui, a quelque chose comme 738 pieds Blavatsky, puisque le voyageur anglais, Frank Vincent lui attribue 725 pieds.

Quant au complément 664, c'est à peu près le nombre (nominatif, degrés deux et trois) du nom sanscrit plus connu de la Croix : Svastika.

sa 63 + va 12 + sa 62 + ta 401 + 16 + ka 21
+ s 103 = 668.

Dans les degrés deux et trois, soma vaut 78 (62 + 10 + 6). C'est le poids du sélénium. Si bien nommé ! Par qui ?



La base pondérable du sélénium est donc 1404 atomes (78 + 18).

Examinons maintenant 1357 + 48.

La terminaison 48 est le nombre des atomes d'éther de l'hydrogène (48 + poids 18 = 66), élément sur lequel on ne saurait trop revenir, sur lequel nous reviendrons souvent, qui est le six crucial, une forme du Christ, Yoga, rapport des raies de l'hydrogène avec celles de l'aluminium et du thallium, etc., etc., et dont les treize raies du spectre correspondent aux treize pages du premier chapitre de la Bhagavadgîtâ et, très probable, aux treize colonnes du chœur de Notre-Dame-de-Paris, les piliers carrés retranchés. La largeur de cette église est 48 mètres (Deva, Roméo, le cœur de l'homme).

1357 est le second et le troisième degrés du fameux « âtman » sanscrit, l'« Esprit universel ».

a 3 + a 3 + ta 402 + ma 6 + na 901 + virâma 92 = 1357 ; à peu près le nombre, sur le cycle de dix, des pages des chants de la Bhagavadgîtâ (136 × 10 = 1360).

Sûtrâ 24 liv. I, ch. I — shnântâ shat.

« Les noms de nombre finissant par sha et na (pacán, cinq : forme primitive : pacán ; shash, six ; saptan, sept : forme primitive : saptan ; ashtan, huit : forme primitive : ashtan ; navan, neuf ; forme primitive : navan ; daçan, dix : forme primitive daçan) sont appelées shat. »

Fonction de forme propre : sh. n. Remarquant que la lettre essentielle de varna, couleur, est na, que le mot varna est élément dans les sûtras 90 des premiers



chapitres, des deux premiers chapitres des deux premiers livres, on en conclut que, si la valeur de na est 69, sha peut avoir celle de 55.

sha, 55 + virâma 100 + na, 69 + virâma, 100 = 324 soit un multiple de 76, nombre des sûtras dans le chapitre, plus 24.

L'expérience affirme.

Le numéro du sûtra, 24, est le nombre de Mâyâ, lumière, illusion, dans les degrés deux et trois (7 + 3 + 11 + 3). C'est le nombre des atomes d'éther de l'oxygène, le lumineux Vishnu, aujourd'hui le grand Dieu des Hindous, mais une force secondaire dans le Véda. Le Varnakavi (chantre de la couleur 87) de lettres essentielles sha et ya, Vishnu est l'espace (et le Temps à la fois) insistent les Purâna, c'est-à-dire la Mère, Mâyâ. L'oxygène, mahârûpe, « l'espace (e) macrocosmique (mahârûpa), » est la tonique de la force (ou temps), le rayon vert d'alcool, et par suite la Bhagavadgîtâ débute par ses nombres : (crî-) Ganeçaya (Dieu des armées). Ganeçâya est au datif, le cas du rayon vert :

(Quatre degrés) ga, 54 + na, 68 + e, 13 + ça, 75 + â, 21 + ya, 57 = 288, soit la base pondérable de l'oxygène (16 × 18 = 288).

Mahârûpe, 4 degrés : mahâ, 155 + rûpa, 132 = 287. Mahârûpe = 287 + e, 13 = 300, ce qui, sur le cycle de 10 correspond aux 300.000 kilomètres de la vitesse de la lumière ; l'â long et l'e (optionellement) jouissant chacun d'un affixe de 7, la valeur passe à 314 : éther 24, base poids 288, affixe poids 2.

L'éther, 24, est divisible en quatre xetra (champs)

égaux de 6 atomes. Six constitue en quelque sorte l'exposant éthérique de l'oxygène et nous voyons le prélude de la Bhagavadgîtâ consister de 296 éléments, mots isolés ou en sahitâ (contact). Ce prélude forme 42 lignes, le revers de 24; il consiste aussi de 42 stances (ou de 9, et même 10, indiquant les 9 splendides lumières que le Logos, selon la Kabalah, fit apparaître, quand il prit la forme de la couronne):

Le chant de la Bhagavadgîtâ s'étend sur 1229 lignes [1229 = Râma-Tchandras, la Lune de guerre (1)]; soit, par le cycle de 18, sur la lettre na, « couleur » $\left(\frac{1229}{18} = 68{,}277\right)$, le poids du gallium (68,2. Blavatsky), métal blanc bleuâtre offrant le même phénomène de surfusion qu'on observe dans le beurre. Le beurre, ou plus exactement, la stéarine, a pour équivalent total, sans les affixes, 1229.

La lettre sha se voit dans le manganèse (poids 54,8. Blavatsky), dont une des modifications, le manganate de potassium (O^4K^2Mn), dont la dissolution qui passe aisément du vert foncé au violet, puis au rouge, repasse par l'action des alcalis très concentrés du rouge au vert, et a par suite été nommée caméléon minéral, doit être prise comme un des symboles chimiques de Vishnu.

Vishnu, 4 degrés : va, 15 + i, 42 + sha, 55 + na, 68 + u, 18 = 198.

Le poids du manganate de potassium est :

$$4 \times 16 + 2 \times 39 + 54{,}8 = 196{,}8$$

(1) Ra, 15 + a, 21 + ma, 7 = 43 — ça, 82 + na, 908 + da, 21 + ra, 14 = 1025. 43 + 1024 + nominatif s, 162 = 1229.



Avec les affixes, on doit approcher de très près, si l'on ne dépasse, l'équivalent atomique octodécimal 198.

En 7 degrés Vishnu a pour valeur le nombre 290 des atomes pondérables de l'oxygène.

Deux degrés : va, 13 + i, 6 + sha, 42 + na, 21 + u, 5 = 87.

Trois degrés : 87 + une unité par lettre = 92.

Sept degrés : 92 + 198 = 290.

Vishnu, le pénétrant, est encore le nom de l'anhydride hypochloreux (Cl^2O, poids 87) et de l'acide sulfurique normal, dont l'humide constitue les quatre mois du varsha (saison des pluies) pendant lequel le dieu dort sur les eaux.

M. Troost, le savant chimiste, nous dit que « d'après de Marignac, l'acide qui bout à 338° n'est pas réellement l'acide SO^4H^2, il contient environ 1/12 H^2O en plus ».

Il faut que le savant tienne que ce n'est pas « d'après de Marignac », mais d'après la Nature et le Véda que l'acide sulfurique bouillant à 338° contient 1/12 H^2O en plus et pas « environ ». Exactement. Oh ! cette précision, madame !... Sa formule est 12 $SO^4H^2 + H^2O$, soit 87 molécules. — Vishnu, degrés 2 et 3, de poids 1194.

Vishnu sur les eaux est dit jalaçaya : qui git (çaya) sur les eaux (jala).

(Quatre degrés) ja, 92 + la, 15 + ça, 75 + ya, 57 = 239.

Selon la disposition du 10e sûtra du premier chapitre de Pânini, la lettre ja jouit d'un augment de

60 qui porte la valeur du nom de Vishnu, « ja », dans quatre degrés de numération, a juste le double de sa valeur, 76, dans le troisième degré :

$$239 + 60 = 299$$

Ceci représente un mois du varsha. Quatre valent quatre fois plus, 1196. Observant que ça, de jalaçaya, lettre double, peut être diminuée de deux unités, que telle diminution peut porter seulement sur la dernière des quatre fonctions « jalaçaya », on obtient exactement 1194, le poids chimique de l'esprit de vitriol romain (Albert le Grand).

Comme les romanciers du pays de Dosimétrie enseignent avec conviction que ce n'est que depuis Lavoisier (qui pourfendit le phlogistique et l'extermina), qu'on connaît la composition de l'esprit de vitriol romain, on voit, sans télescope, que l'histoire, dans ce pays, n'est pas encore exacte. Ce qui est drôle, c'est que le « d'après de Marignac... environ... » montre, d'autre part, sans microscope, que c'est le savant de Dosimétrie 1900 qui n'en est pas sûr, de la formule du vitriol.

Râjan, roi, avec l'affixe 60 du ja vaut 1194 :

(Quatre degrés) ra, 15 + a, 21 + ja, 91 + na, 907 + virâma 100 = 1134.

$$1134 + 90 = 1194$$

L'acide sulfurique n'est pas, à beaucoup près, le plus puissant — en soi (le fluor a 66 fois plus d'éther que l'oxygène et un éther peut-être beaucoup plus positif) — des acides. Néanmoins, puissant en apparence, il est, de toutes dashtrâ (dent), la plus employée dans les arts, grâce au bas prix auquel on l'obtient. Il est le roi !... ou le pape !... Indiscrète ironie de la

Nature, aux poires à pâtisseries montées, mais pas tout sucre !... au Renard Fin Vatican Fin, à mobilier de bois blanc !... Toutes grenouilles voulant roi, l'ont pour rien... mais restons à la poire...

Un auteur sacré dit : « Les poires sans sucre ne se conservent pas. Heureuses les poires en sucre de Vénus, car elles posséderont la terre. »

La poire, fruit froid, correspond comme tel au Soleil et par transposition de Yoga à Vénus. L'arc d'alcool (1) (aussi de rayons X ; les rayons X dérivés sont des flèches) est appelé, dans la Bhagavadgîtâ : cîtoshnasukhadu : kha (cîta, froid, soleil ; ushna, chaud, mercure ; sukha, plaisir, froid, Vénus ; du : kha, douleur, chaud, terre). La poire répond au mentaltiare de dieux égyptiens ; les lamas à bonnet jaune l'ont adoptée pour symbole et l'offrent en présent.

On peut tirer aisément la valeur du ya du sûtra 116, liv. IV, ch. IV : « agrâdyat, » à l'aide du sens général du ta. « L'affixe yat, » dit ce sûtra, « après agra. » Un coup d'œil sur les chapitres précédents fait supposer 58 pour valeur du ya.

Le ya, Akâça, est double et deux. Dans le septénaire visible, il est d'abord la « litera Pithagoræ », c'est-à-dire la lettre de la hiérarchie du beau Leviathan, Vénus, et duel, les Gémeaux, représente les deux voies de la vertu et du vice. Ainsi le numéro du sûtra, 116,

---

(1) L'alcool est rigoureusement proscrit par l'Occultisme (voir Buddha, Tsong-Kala, etc.) parce qu'il dissout et retient le mauvais magnétisme, et non point, comme les viandes, parce qu'il est un aliment illégitime.

serait le double de la valeur de sa forme propre ya (-t) : l'expérience confirme.

Le premier mot de la *Bhagavadgîtâ* : crîganecâya, vaut 116 dans les degrés deux et trois conjoints. Le symbole du ya de droite est probablement vu dans le cobalt, équivalent 58,6 (Blavatsky), blanc d'argent, remarquablement malléable et surtout tenace, dont l'oxyde dissous dans le borax forme un verre d'un beau bleu, dont les sels donnent par la potasse un précipité bleu, enfin qui ne se combine pas comme le nickel avec l'oxyde de carbone. Le nickel, plus dur que le cobalt, mais moins malléable, plus d'un quart moins tenace, blanc bistre, dont l'oxyde donne dans le borax une teinte jaune ou rouge orange, qui produit avec l'oxyde de carbone le composé O^4C^4Ni, liquide incolore très remarquable numériquement, enfin dont l'équivalent n'est que 58, serait le symbole de la mauvaise voie, du ya de gauche.

Prenons le livre II, de Vénus, pour trouver la valeur du xa, modification du ka-ya optionel, et point-linga.

Au nombre octodécimal de l'alcool pondérable :

Sûtra 47, chapitre I — « xepe ».

« En virâma (fleurs, jet, mépris) ».

Forme propre : xepa. Le chapitre ayant 72 articles, on en conclut que xa peut valoir 672 : l'expérience le prouve. On trouve ailleurs déux d'option en plus, comme dans le ça, le nâ, le ga, etc. Ainsi 672 à 674.

Les exemples que nous venons de donner sont suffisants pour montrer au lecteur (et à nos lectrices qui sont des savantes). La science et le génie ne sont pas



des corps masculins, comme des cerveaux étroits le pensent, bien que la femme, en notre temps, ait en général de fichues idées ! Elles sont des âmes. Le plus grand génie de l'Europe, depuis Paracelse, a peut-être été Blavatsky !... A moins que Shakespeare ?... Qui sait jamais avec ces nègres d'occultistes !... Nostradamus qui prédit la guerre de Crimée, son résultat, puis la disparition du Turc, a dit : « Et les jaunes vengeront les noirs ; » (il n'a pas dit que les blancs blanchiraient les noirs), qui voudra fouiller Pânini, la méthode pour trouver les nombres fondamentaux du sanscrit. Quand ils sont acquis et qu'on étudie persévéramment le Véda des modes (sanscrit, grec, hébreu, etc.), on y jouit d'un coup d'œil de suprême beauté, indépendamment du spectacle de la sublime bonté que l'intuitif Michelet voyait d'une immensité grandiose dans la mer des Écritures hindoues. La science antique, toute bonté et toute beauté — les deux sont une sous l'illusion qui les sépare — est fort différente de celle des fabricants d'autos et des vivisecteurs, même pastoriens.

JAGA.



PARTIE LITTÉRAIRE

LE FEU SACRÉ

I

LE TEMPLE

« Il y a une marche », dit Lucia.

Elle se tenait debout sur le seuil, avec un flambeau dans la main. La porte était au bas d'une pente sur le côté de la villa. Toute la maison, sauf ce retrait, paraissait plongée dans le silence et l'obscurité. Aucune barre d'argent aux fentes des persiennes pour divulguer la vie intérieure. Un treillage brodé de lierre surmontait le mur triangulaire vers la porte du souterrain, et la lune, aidée par la brise nocturne, faisait trembler l'ombre nette et rêveuse des feuilles sur la façade blanche. Le flambeau de Lucia tremblait lui-même et pâlissait dans l'air pâle. La jeune fille, vêtue d'une longue robe noire, évoquait l'image d'une accueillante à l'entrée des catacombes. Saint-Maur la salua d'un sourire sur quoi son doigt érigé mettait une croix de complicité. Puis, faisant à son compagnon le même signe de se taire, il l'entraîna vers l'intérieur.

C'étaient des caves anciennes, hautes sous le pavil-

lon. Du dehors on ne pouvait en soupçonner l'existence, car le soubassement de l'édifice ne laissait voir aucune ouverture. Sans doute l'aération de cette partie du logis se faisait par de secrets passages, et des lampes continuelles devaient y brûler. On trouve ainsi, dans les alentours des grandes villes, des solitudes fermées, qui servent d'habitation aux mystères. Chaque cité humaine est ceinte de maisons pour les fantômes. Avec une divination de ce voisinage, on envoie les morts, aussi, dans les fraternelles banlieues.

Ils furent sous la voûte sombre, et derrière eux, aussitôt, la porte se repoussa d'elle-même, comme si des mains invisibles eussent attendu le signal. Les deux jeunes gens, au choc subit, tressaillirent, mais Lucia eut le geste pour être suivie. Leurs silhouettes dansèrent au flambeau sur leurs pas dans le corridor, tantôt les suivant avec le noir de leurs mouvements grotesques, tantôt s'allongeant sur la voûte, coupées ou tordues par la fuite d'une corniche. On dépassa plusieurs portes closes, à barreaux de fer, et deux ou trois baies gardées par des grilles derrière quoi s'enfonçaient des escaliers dans le sombre. Au tournant des marches, là-bas, une veilleuse éventaillait les parois d'une clarté douteuse. Puis, le chemin fit un coude, et Jean Derève aperçut l'entrée d'une salle voûtée, où leur guide les introduisit. Elle leur désigna des sièges auprès d'une table surmontée de candélabres et disparut.

Les jeunes gens, une fois seuls, du regard se consultèrent, échangeant de muettes impressions. L'étrange était d'abord la façon dont on les avait

amenés. Une voiture les attendait au sortir de chez Saint-Maur, avec un compagnon qu'ils reconnurent à des paroles convenues d'avance. On leur avait demandé de se laisser bander les yeux. C'était le cérémonial obligé de ces sortes de parties. Puis ils se rappelaient la voiture allant à travers les rues du soir, par des chemins détournés égarant toute conjecture, et roulant enfin sur une route qui leur parut hors de la ville, sans qu'ils pussent déterminer de quel côté ils se dirigeaient. Une impression fugitive, quand ils descendirent devant la maison et qu'on dénoua le bandeau, leur fit supposer qu'ils se trouvaient au bord de quelque avenue déserte, à proximité d'un bois. Et peut-être tous les circuits ne les avaient-ils pas menés fort loin. La ville se cachait tout proche, derrière deux ou trois rideaux d'arbres. Ils savaient d'ailleurs qu'après leur introduction, et le serment prêté de silence, on leur laisserait toute liberté de retrouver le chemin. Ce mystère, peu durable, les troublait peu.

Pour le moment, ils étaient sollicités par l'aspect du lieu. Ils virent une sorte de cellule étroite, qui devait être faite pour l'attente, meublée seulement de sièges en bois sombre et de la table. Les murs, comme ceux du corridor, étaient de pierres séparées par des lignes de ciment. C'est le décor des murs d'églises et de cloîtres. Cette disposition géométrique était la seule ornementation. On eût pu croire que l'on se trouvait dans ces hypogées d'Egypte, habitées par un peuple de momies silencieuses, dorées pour l'immortalité, ou dans une de ces chambres situées à l'intérieur des pyramides, reliées entre elles par de longs couloirs obs-



curs, sur lesquels pèse la masse énorme de granit triangulaire. Au dehors, c'est le vent du désert qui chasse les sables en fumée, le soleil, les cris des oiseaux. Il est des mystères qui demandent les clairières lugubres dans la forêt, avec le bruissement des feuilles et la face pâle d'Hécate à travers les branches noires, effroi hurleur des chiens de berger. D'autres se célèbrent sous la terre et fuient le regard du ciel bleu. On invoque l'intermédiaire des gnomes ou des sylphes vagabonds.

Aucune rumeur ne venait des salles que l'on devinait voisines, mais séparées les unes des autres par des murs de fondation. Quelques minutes s'écoulèrent. Jean Derève se décourageait. Il n'avait accepté qu'à grand peine les premières précautions. Un désir inquiet l'avait fait, au sortir d'expériences successivement vaines, se confier à Saint-Maur. Il était, comme beaucoup d'autres, à la recherche d'une formule pour la vie. Mais son désir devenait une impatience. Pourquoi toujours disposer à l'entrée du sanctuaire ces retards et ces voiles de cérémonie ? La vérité ne gagnerait-elle pas à se montrer soudain toute nue ? A son esprit revenait le souvenir d'autres initiations où les préparations extérieures n'étaient qu'une jonglerie romantique et sans but. Il ne songeait pas que le mystère appartient également aux rites de la sagesse et de l'erreur. Il convient que les choses différentes aient des apparences pareilles, pour que l'on puisse faire des raisonnements.

« Nous devons nous résigner, dit Saint-Maur, à trouver partout des voiles. Isis est toujours sous le

manteau. Vous vous plaignez d'une obscurité dont le contraste seul fait la lumière. Le grand-prêtre de Jérusalem n'entrait qu'une fois par an dans le Saint des Saints. Ce n'eût pas été le Saint des Saints, si la foule, chaque jour, eût eu le loisir d'y pénétrer. Représentez-vous la caverne des contes arabes, où les pierreries et les sacs d'or sont entassés, et dont la porte ne s'ouvre qu'à ceux qui savent le mot magique. Vous pensez que trop souvent des formes mensongères nous ont dupés de leurs apparences. Le beau chevalier d'aventures, vraiment, que celui qui s'étonne de rencontrer, dans la forêt des enchantements, les monstres et les mirages, et qui voudrait, sans errer, voir aussitôt apparaître, au premier détour de feuillage, le seuil hospitalier du château. Vous savez que la châtelaine ne doit sourire, que les pages ne doivent marcher, vêtus d'or et de dentelles, que les trompettes d'airain ne doivent sonner, sinon pour l'accueil du visiteur las et triste, au manteau déchiré par tous les buissons. Mais quand même les murailles rituelles que l'on dresse devant vous n'auraient qu'une valeur de symbole, elles seraient à accepter. Le triomphateur des jeux antiques pénétrait, au retour, dans sa ville natale par une brèche faite au mur. L'honneur était signifié par l'effort. Pythagore passa trente ans dans le silence et dans l'étude, avant d'être initié aux mystères égyptiens. Toutes choses différentes, on peut approuver du moins les cérémonies qui nous rappellent les difficultés. D'ailleurs j'entends des voix dans l'épaisseur des murs. »

Une baie invisible s'ouvrit auprès d'eux, et Lucia



fut de retour. Elle tenait sur son bras deux manteaux rouges. Les deux compagnons s'en vêtirent et la suivirent par le corridor. D'autres détours, habilement ménagés dans l'espace restreint des sous-sols, formaient un véritable labyrinthe dont l'extrémité, pour la portée de la voix et de la lumière, se trouvait fort éloignée de l'extérieur. Un angle franchi leur montra, en un recul carré du mur, une statue qu'ils reconnurent pour celle d'Harpocrate, dieu du silence. Lucia se glissait devant eux, sa robe noire aux plis mouvants mettait autour d'elle des ombres de chauve-souris. Un passage coudé fut si étroit, qu'ils durent passer un par un de profil. C'était le souvenir des époques où la recherche des choses obscures était regardée comme un crime, et où les amis de l'occulte devaient défendre leur demeure. Ce sont des images qui représentent une nécessité disparue. Les événements disparaissent et les formes durent. Beaucoup de rites actuels ont cette signification.

Mais Lucia frappait à une porte soudainement aperçue, et qui eut une résonance de bois lourd. Elle roula sans bruit, pourtant, sur ses gonds huilés. Une lueur vaste vint au visage, en même temps que les parfums et le bruit des voix, et les visiteurs eurent devant eux le sanctuaire.

C'était un vaste souterrain en forme d'hémicycle, et beaucoup plus haut de plafond que les corridors. Deux ou trois degrés conduisaient au sol en contrebas. L'entrée sur le seuil de laquelle se tenaient les jeunes gens, occupait la gauche du diamètre. Ils virent une salle nue avec le même dessin régulier de pierres.

Une fumée odorante estompait tous les détails. Sur chacun des cinq murs cintrés, mais aux arêtes apparentes, qui formaient le demi-cercle, une applique de fer forgé portait trois bougies jaunes. On voyait une autre lueur, centrale, venir du long mur opposé. Saint-Maur et Derève, sur la même ligne que lui, supposèrent un foyer reculé dans la profondeur. Dans le bas milieu de la salle, les volutes grises du parfum se nuançaient d'un rouge léger. Elles montaient, comme une aspiration, vers le plafond. Celui-ci, posé sur les murs nus, était peint d'un bleu pâle sur lesquels des figures d'or éteint, lignes, orbites ou sphères, montraient les divers systèmes du monde, avec les planètes et les comètes, d'après Copernic, Ptolémée et les primitifs. Autour du souterrain, des hommes se tenaient debout, vêtus de manteaux semblables à celui des visiteurs, qui demeuraient sur le seuil, un peu interdits, en l'attente d'un appel.

Un des assistants se détacha du demi-cercle, conféra un instant à voix basse avec quelqu'un qu'on ne voyait pas, caché par une saillie de la paroi en haut de l'escalier, puis se dirigea vers les jeunes gens. Son visage, comme celui de tous les autres, se dissimulait presque entièrement sous un vaste capuce que n'avaient pas les deux nouveaux venus. Il n'est pas d'impression plus angoissante que celle de se trouver, à figure découverte, dans une réunion d'hommes inconnus et dissimulés.

L'accueillant, une fois parvenu à la plus haute marche, parla ainsi :

« Vous ne nous connaissez pas, mais nous savons

qui vous êtes. Avant qu'il vous soit permis d'assister à nos séances, jurez de garder le silence sur tout ce que vous pourrez entendre, sur tout ce que vous pourrez voir. Nous vous laisserons à votre guise revenir au milieu de nous, ou vous éloigner pour jamais. Chacun se juge. Mais, si vous partez, vous oublierez et ne prendrez jamais avec un prôfane le chemin qui conduit ici. Prêtez le serment.

— Par quoi faut-il jurer, dit Saint-Maur.

— Par la déesse. »

Ils attestèrent la « déesse » qu'ils observeraient le secret.

Alors l'introducteur les prit par la main et leur fit descendre les degrés. Il les conduisit ainsi jusqu'au centre de l'assemblée. Un homme, le dos tourné au foyer, était devant eux et dans l'ombre. Mais la lumière était derrière lui, et ainsi il symbolisa le conducteur obscur vers elle.

« Que demandez-vous ? » fit-il.

Sa voix était claire et bien timbrée. Elle faisait supposer un homme jeune. Son accent était plein de sécurité.

Saint-Maur, instruit d'avance, parla le premier : « Nous demandons la lumière. »

L'interrogateur ajouta :

« Que savez-vous ?

— Notre ignorance, dit Saint-Maur.

— Vous serez toujours ignorants, puisque vous êtes des hommes, et que, pour l'homme, comprendre, c'est ramener à l'humanité. Vous verrez toujours avec vos yeux, vous entendrez avec vos oreilles. Nul ne

peut même conjecturer ce que sont les choses en soi. Pour les connaître dans leur essence, il faudrait être au centre de tout et encore de chaque chose en particulier. Avez-vous seulement pénétré la nature de votre âme et sa place dans l'infini ? Mais il n'y a pas de centre réel. Le vrai monde n'existe que dans la vision d'une intelligence; faites que votre pensée devienne un centre. Vous aurez trouvé l'absolu, quand vous saurez que tout est relatif, et que vous connaîtrez plus de relations. Les formes se tiennent et s'appellent par un lien mystérieux. L'univers est comme une étoffe somptueuse. Dès qu'on la saisit, elle se déploie en entier, brodée de signes d'or et de pourpre. Vous ne soulèverez jamais, aux heures même d'extase, le voile sacré d'Isis. Mais vous pourrez surprendre à toutes les heures un mouvement différent de la déesse, et la trouver présente partout. Le nom sous lequel vous adorerez la loi universelle importe peu. Elle n'a pas de nom, pas de visage. La pensée suprême qui se manifeste n'existera jamais pour vous que dans ses manifestations. Le seul but de la science est d'atteindre l'unité. La valeur du mot est purement celle d'un symbole. Signe de l'identique inconnu que nous percevons dans chaque chose, il la marque au front d'un emblème qui nous rappelle cette identité. Cherchez à savoir les lois, au lieu de vous demander puérilement si celui qui les créa existe, et sous quelle forme imitée de la forme humaine, et se nomme Zeus ou Jéhovah. Les astronomes pensent bien que les étoiles ne se nomment que pour nous Aldébaran, Cassiopée, Sirius !

« C'est pourquoi, gardez-vous de prendre la formule



de notre recherche pour une réalité. Si l'on vous dit que nous adorons le feu, croyez-le, tout en ne le croyant pas. Vous êtes dans le sanctuaire de la plus ancienne religion. C'est d'elle que toutes les autres sont venues. Elles ont conservé certains de ses rites, mêlés à de grossières et nouvelles superstitions. Mais toutes les flammes et tous les cierges sont allumés du même autel. Nous avons choisi le symbole qui nous a paru le plus vénérable et le meilleur. Il faut bien pour parler aux hommes user du langage humain. Cependant toutes les choses sont des signes, et les signes d'autres signes. Vous pourrez uniquement, après avoir vu, conjecturer. »

Celui qui parla parut le grand-prêtre ou du moins l'initiateur. Puis il se tut, et tous les assistants s'assirent sur des chaires dont le haut dossier portait des figures gravées dans le bois. Elles étaient rangées contre le mur. L'assemblée formait ainsi le demi-cercle magique. Le grand-prêtre occupait le milieu. On pouvait maintenant voir le foyer devant lequel il se trouvait, vaste abri creusé dans le mur, dallé en briques, de forme ogivale, avec un appel d'air au-dessus. La flamme de bois presque en braise luisait violemment. La pellicule de poussière grise, image des astres refroidissants, n'avait pas le temps de se former sur l'ardeur des charbons rouges. Un souffle de vent perpétuel les avivait. De chaque côté du foyer, sur la paroi de la salle, deux fontaines à tête de chimère, en bronze vert, étaient pour verser l'eau dans deux bassins de pierre, à la vasque arrondie sur le sol. Tout paraissait fait pour interpréter.

Les assistants, réunis, ne formaient pas le cercle parfait. C'est une figure qui représente l'absolu et l'image la plus heureuse par laquelle nous exprimions notre impuissance à l'exprimer. Pourtant, comme toutes les définitions du monde ou de Dieu, c'est une formule stérile. On ne peut enfermer dans une ligne close l'être, en d'autres termes, le devenir. La circonférence indique le repos et l'achèvement. La vie est le mouvement de l'échange perpétuel. Mais le demi-cercle sauve la possibilité de l'au-delà. Il se continue par deux lignes parallèles qui vont au loin et dont l'appel se prolonge aux limites de l'espace supposé. Et si nous sommes, dans notre nature inférieure, le reflet d'une réalité plus haute, comme le voulait Platon, le demi-cercle aspire à se compléter par un autre, actuel ou créé par nous, mais situé dans l'infini. Le foyer placé dans son axe n'est aussi que le reflet d'un autre foyer.

Ces pensées, confusément, naissaient dans l'esprit des visiteurs. Ils avaient l'impression de vivre, pour un moment, dans un milieu hanté de symboles. Mais le symbole est toute la littérature, tout l'art, toute la religion. C'est la réduction des choses à l'unité, la découverte du même rythme dans la diversité des plans. Le Christ ne parlait que par paraboles, et tout est pareil. Les secrets de la science et de la magie antique se sont enveloppés de légendes comme de voiles transparents. Les grands poètes sont ceux qui rencontrent des images imprévues et justes, c'est-à-dire des rapports nouveaux.

Le décor différait ici de l'usuelle banalité ou plutôt

il avait cette banalité parfaite qui est une harmonie. Les manteaux rouges, dont la couleur était une concession naturelle dans le sanctuaire du feu, mettaient seuls une note romantique dans ce concert discret. Jean Derève évoquait d'autres séances. Il revoyait les divers intérieurs initiatiques traversés jadis, où le culte d'Isis, aussi bien que celui du grand Architecte, s'adornait d'oripeaux fanés et de figures cabalistiques en carton doré. Que de temples où le culte avait pour seul but de permettre au prêtre de vivre par la crédulité des fervents ! Il se souvenait des épées nues croisées sur la tête des audacieux, et des paroles hébraïques prononcées au seuil de sanctuaires équivoques par tels ignorants qui les prononçaient uniquement parce qu'elles étaient pour eux de l'hébreu. Mais peut-être se disait-il avec une mélancolie que c'était au fond la même chose et qu'il faut toujours des images pour amuser l'homme enfant. Les plus délicats demandent plus d'art dans la ligne et dans la couleur.

Cependant le grand-prêtre continuait :

« Ne formez pas de jugement sur ce que vous aurez vu, avant d'avoir médité. Toutes les formes ne peuvent que suggérer, sans les représenter, les dieux inconnus. Les mages de tous les temps ont cherché le principe unique. Certains ont cru l'avoir trouvé, et le résultat fut le même. Car la vérité se révèle, sous l'une ou l'autre de ses apparences, à ceux qui l'invoquent d'un cœur pieux. Il n'y a pas de prière inutile, et les erreurs sincères sont errantes sur la route de l'absolu. L'acte de foi à la divinité véri-

table se compose des invocations multiples à toutes les idoles étranges, et le nom de l'Être suprême comprend les nombreuses syllabes qui nommèrent les nombreux faux dieux. C'est pourquoi, et pour apaiser les démons secondaires ainsi que les puissances transitoires, nous avons accepté comme départ le rite des quatre éléments. Le quaternaire est sacré. Qu'importe que nous adressions nos hommages préliminaires, avec Thalès à l'eau mobile, avec Anaximène à l'air subtil, ou à la terre, mère des hommes, puisque tout se résout en feu. Adorez avec nous les quatre éléments. »

Et aussitôt les fidèles se levèrent et se mirent à marcher autour de la salle, et s'arrêtèrent au troisième tour. Un d'entre eux alla chercher, dans une chambre voisine, une colonne légère dont la tablette supérieure était large et couverte d'un voile noir. Les plis du voile, irréguliers, cachaient les objets du culte.

« Ce voile noir, dit le grand-prêtre, sera pour vous le chaos sombre où tous les éléments sont ensevelis. Quelle main puissante n'a-t-il pas fallu pour les faire sortir du premier chaos ! »

Il souleva l'étoffe, et parurent une coupe pleine d'eau, qui était l'eau, un vase plein de sel, qui était la terre, une rose, pour signifier les parfums de l'air.

Alors tous gardèrent le silence. Le grand-prêtre avait jeté le voile au foyer. Les éléments étaient créés. L'objet sombre s'envola dans la cheminée comme un drapeau de pourpre. Quelques minutes d'angoisse légère furent. Puis, lentement, dans l'air calme, une voix monta qui paraissait venir des profondeurs de

la terre. Ensuite s'éveilla l'accompagnement d'un orgue aussi fort lointain. Et, psalmodiant les paroles sur les notes en mineur, la voix souterraine dit l'oraison des ondins :

« Maîtres de l'Océan et de tous les rivages
Qui tenez en pouvoir le sol mouvant des flots,
Rois des cavernes, de la pluie et des nuages
Que le printemps appelle aux portes des enclos,
Vous qui venez ouvrir la source des fontaines,
Et fécondez l'arbuste et le chêne puissant,
En faisant circuler dans le réseau des veines
L'eau limpide changée en leur sève et leur sang,
Nous voici saluant votre pouvoir magique,
Et votre voix nous parle au bruit des grandes eaux,
Mais nous vous entendrons aussi dans la musique
De la source d'été qui berce les oiseaux.
Hauteur qui reflétez l'immensité profonde,
Profondeur qui vous exhalez dans la hauteur,
Donnez-nous le vrai sens de la vie et du monde
Où l'échange éternel est le seul créateur.
Versez dans notre cœur l'amour du sacrifice,
Afin que, devenus plus savants et meilleurs,
Pour le rachat divin des erreurs et du vice,
Nous puissions vous offrir l'eau, le sang et les pleurs. »

La voix se tut. Le hiérophante prit la coupe et versa quelques gouttes sur le sol, en libation. La coupe passa de main en main, jusqu'au dernier. Elle fut reposée vide sur la colonne sacrée.

Cependant l'orgue grondait, et le sanctuaire était entouré d'un tumulte pareil à celui des grandes eaux.

La voix s'éleva de nouveau. Mais elle paraissait



venir d'une plus profonde retraite. Ce fut les gnomes qu'elle invoqua :

« O vous qui, sous nos pas, hantez la voûte humaine,
Et la faites trembler sur ses gouffres profonds,
Au nom des sept flambeaux de la nuit souveraine
Conduisez-nous vers la clarté que nous rêvons.
Découvrez à nos yeux fixés sur le mystère
Les talismans perdus de la sainte cité,
Que vous gardez cachés dans le sein de la terre,
Sous le sceau du silence et de l'obscurité.
Maître des ouvriers nocturnes dont la tâche
Est de réunir l'or des filons dispersés,
Dès l'instant nous avons travaillé sans relâche
Avec le sûr espoir d'être récompensés.
Agrandissez nos cœurs pour les œuvres futures,
Vous qui nous inspirez l'occulte et son désir,
Et qui portez, régnant sur les splendeurs obscures,
Le ciel au doigt, comme une bague de saphir. »

Comme il avait fait pour l'eau, le prêtre leva le vase, prit un grain de sel et le posa sur ses lèvres. Les assistants l'imitèrent, et la voix continua. Les sylphes furent suppliés :

« Toi dont le souffle crée et détruit toute forme,
Esprit qui vas, porté sur les ailes du vent,
Ta respiration peuple l'espace énorme,
La vie est comme une ombre à ton regard mouvant.
Tu conduis, alternés sous un pouvoir magique,
Les corbeaux de la nuit et les ramiers du jour,
Fais, avec la clarté de ton âme mystique
Pénétrer jusqu'à nous le souffle de l'amour.
Un jour, aux mouvements éternels de ce monde,
Tous les errants seront par d'autres rencontrés,



Et, les rêves mués en vérité profonde,
Des roses pousseront aux branches des cyprès.
Comme des naufragés battus par la tempête,
Nous luttions dans l'horreur et dans l'erreur du soir.
Mais nos cœurs ont connu le calme qui s'apprête,
Et l'aube est odorante ainsi qu'un encensoir.
Soupir vaste qui fus le créateur antique,
Bouche d'ombre aspirant le mystère éternel,
Par les parfums, par les couleurs, par la musique,
Baptise-nous dans l'air subtil et fraternel. »

Chacun respira la rose. On emporta les objets sacrés, l'assemblée reforma le cercle, et tous, prosternés, écoutèrent l'Oraison des Salamandres, démons du feu inférieur :

« Eternel, incréé, Père de toutes choses,
Dont le char triomphal roule sur l'univers,
Feu réel de l'Eternité, Cause des causes,
Inspire-nous les vœux qui doivent t'être offerts.
Le trône où tu t'assieds domine l'étendue,
Rien n'échappe au regard immense de tes yeux.
Toute parole prononcée est entendue,
Exauce-nous, toi qui te caches sous les dieux !
Auprès de ta splendeur, l'étoile n'est que cendre
Tu brilles haut du ciel autant que lui de nous,
Vers notre obscurité daigne faire descendre
Cette clarté dont les soleils seront jaloux.
Règne sur nous par la chaleur et la lumière,
L'ombre froide est la sœur mortelle du néant,
Chaque rayon surgi de la source première
Crée un monde nouveau dans l'abîme béant.
Nous savons que sont nés de ton pouvoir unique
Les âmes, le désir, l'amour, flambeau doré.
Sous la formule vaine et sous l'image antique,
C'est toujours toi que les hommes ont adoré.

Tous les manteaux sacrés ne sont que des suaires
D'où ressuscitera la forme et le seul Dieu,
Et la lampe est au seuil des divers sanctuaires,
Comme un témoin du culte vrai, celui du feu. »

Car il convenait d'invoquer avec plus de solennité l'élément suprême. Et de le prier d'abord en ses manifestations les plus humbles. Le feu terrestre et périssable, à la surveillance duquel sont préposés les Salamandres, n'est que le dernier reflet, dans l'obscurité lointaine, du feu immortel et primitif. Celui-là respire à l'infini. Sur la route qui mène vers lui, comme la plus haute image visible pour nous, est le Soleil.

Et ce fut la prière au feu. Le même servant se leva, alla prendre dans une armoire formée par un creux du mur un livre rouge, qu'il apporta pieusement au milieu de la salle.

GABRIEL DE LAUTREC.

(*A suivre.*)



LES CATACOMBES

« ... Tout se transforme. »

Travaillant un jour dans le jardin d'une maison que j'habitais dans la toute petite ville de Lagrasse, l'une des pointes de ma houe rebondit sur une espèce de pavé sonore rencontré au fond de la tranchée, et je m'arrêtai, très intrigué par ce bruit de voûte. Des treilles croissaient le long du mur, un figuier énorme s'élevait jusqu'au-dessus des toits, à la vue du soleil, et tout autour du jardin, des semis de rosiers incultes, tout bourdonnants d'abeilles. Je défonçais pour planter des salades et des choux d'hiver quand cet incident suspendit mon travail et provoqua dans mon esprit toutes sortes de réflexions : s'il y avait là un trésor, pensai-je ? Déjà ma pauvreté disparaissait comme par enchantement, et je me voyais sur le chemin de Paris, que j'avais toujours rêvé de voir. Je frappai enfin à plusieurs reprises ces pierres que j'avais découvertes sur un espace d'un mètre carré environ, et par le bruit profond et prolongé qu'elles rendirent je m'assurai que j'avais sous mes pieds un vide d'une



certaine étendue, et sur lequel reposait une partie de mon jardinet.

Percer la voûte, y passer une échelle et descendre dans cette cavité muni seulement d'une bougie fut l'affaire d'une heure environ. Mais qu'on juge de ma stupeur, lorsqu'arrivant au fond de ce large puits j'enfonçai dans un amoncellement de tibias et de crânes, placés ou jetés là depuis un siècle — m'apprit-on plus tard — alors que les constructions environnantes étaient la propriété d'une confrérie de capucins que la Révolution dispersa.

De trésor point; mais je vis qu'une infinité de racines avaient pénétré par les parois de cette funèbre fosse, et entrelaçaient de telle sorte cet amas de débris humains qu'il eût été impossible d'en retirer la moindre parcelle qui ne fût retenue par elles. Rongés, sucés par les mille tentacules souterraines que figuier, treilles et arbustes envoyaient dans cette décomposition pour y puiser la sève qui les rendait si vigoureux et si fertiles, ces restes du sépulcre diminuaient chaque jour en attendant la transformation définitive.

Je n'avais que treize ans. Pressé de fuir l'odeur concentrée des squelettes, je remontai de cette crypte et en refermai l'ouverture, ne gardant de cette étrange excursion qu'un sentiment de terreur et de dégoût.

Plus tard, revenant au pays après plusieurs années d'absence, je vis mon vieux jardinet luxueusement aménagé par de riches locataires, et l'aspect de ses treilles, de ses arbustes et de son vieux figuier à végétation toujours luxuriante me rappela mon ancienne



visite aux capucins, et le fait de leurs racines dévorant, aspirant lentement la vieille confrérie me suggéra une foule d'idées que je n'avais pas eues à treize ans.

D'un côté était une tonnelle disparaissant dans une épaisse frondaison, et dans l'allée qu'on avait établie au milieu et d'un bout à l'autre du jardin, jouaient en se poursuivant deux exquises créatures, l'une seize ans et l'autre huit environ.

Et je pensai : lorsqu'à l'abri de ce feuillage et de ces rosiers, la belle et délicate jeune fille, vaguement troublée par la formidable éclosion des sèves, respire le parfum d'une rose qu'elle vient de cueillir et se pâme aux émanations énivrantes de ces prémices du printemps, songe-t-elle que le suc qui circulait tout à l'heure dans les tissus de sa belle fleur aimée, lui venait de ce réservoir ignoré de squelettes sur lequel repose sa tonnelle fleurie? Sait-elle que ce bouquet de tardives violettes qui s'échappe de son corsage ne doit son velours sombre et son embaumement discret qu'à une affreuse décomposition de cadavres?

L'œuvre du ver rongeant des carcasses humaines, ce sont ces ombrages et ces verdures, ces pelouses et ces frondaisons, ces massifs dans lesquels chante le rossignol, âme vivante. Et c'est sous ces treilles et sous ces rosiers dont les racines se croisent dans cette mort, que la blonde enfant aime reposer et rêver, ne se doutant point que ces feuilles qui la couvrent et ces corolles fanées que la brise détache et pique dans ses cheveux, sont autant de gouttes de sang et de lambeaux de chairs pourries transformés par un mi-

racle de la nature. Quelle épouvante, quel indicible dégoût s'emparerait de la divine fée de mon vieux jardinet, si elle n'ignorait pas que cette rose, si voluptueusement respirée et baisée, est peut-être l'étrange résultat d'une face horrible de vieillard baveux et édenté, dont un cancer rongea les lèvres avant qu'il vînt reposer là !

Oh ! l'œuvre du ver, si elle était comprise, quel changement dans nos usages et dans nos mœurs ! Comme on les détruirait ces immenses charniers, ces imposantes nécropoles ! où s'entassent toutes les scories, tous les déchets humains recéleurs de germes de mort.

Comme on n'irait plus dans ces enclos aux suggestions d'épouvante !

Comme on ne voudrait plus exposer ses narines aux dégagements subtils, mais putrides, des dissolutions souterraines, et comme on passerait loin de ces champs d'humains, dont les fatales semences ne produisent que miasmes et relents mortels !

Et qui sait si ces maladies nouvelles qui étreignent et déciment, ne sont pas l'ouvrage des ferments indestructibles enfermés jadis dans les tombes et rendus au jour par le double travail inconscient de l'homme et de la nature.

Sait-il, ce pauvre cultivateur, si ce champ qu'il défriche, ne fut pas autrefois le dernier asile d'une armée de pestiférés ! et cet orgueilleux millionnaire, qui bouleverse toute une cité pour aligner son boulevard et agrandir son jardin, sait-il si cette odeur étrange qui vient des terres profondément remuées,

n'est pas la résurrection d'un mal qui l'emportera demain ?

Oh ! que la nature est bonne et belle ! Admirez ces fleurs, goûtez à ces fruits, dégustez ces vins ! Mais, y songes-tu, incorrigible gourmand, lorsque béatement assis à ta table chargée de mets, et que les yeux déjà t'alimentent, songes-tu que tout cela, à quelque source que soient puisées les sèves, que tout est le produit de la putréfaction ? Et toi, luxurieux rongé de fièvre, baiseur de lèvres et de chairs blanches, te dis-tu que la pâte de ton adorable phrynée a été lentement pétrie par les ouvriers tragiques du néant ? O dégoût ! horreur indicible !

Chaque vivant, pour réaliser son moi, s'est nourri de l'essence de milliers d'ancêtres, et sa forme, appelée divine, ce corps qui piétine si fièrement cette terre dans laquelle se fond, s'enlize, disparaît tout ce qui vit ou qui est, est l'amalgame inexplicable de toutes les érosions, de tous les dépérissements, de toutes les moisissures que la nature fait dans son œuvre éternelle.

D'ailleurs, toute la terre n'est qu'un vaste cimetière, et ses plus belles cités ont leurs racines dans des catacombes. Rome, Naples, Paris ont leurs entrailles pleines de tibias et de têtes grimacantes, et c'est ainsi que, du faubourg Saint-Germain à Chaillot, les habitants de la ville-lumière éveillent sous leurs pas les sonorités lugubres du plus vaste ossuaire qui soit au monde.

Mais se doute-t-on que ces tonnes d'apophyses et de crânes, qui constituent les funèbres mosaïques de

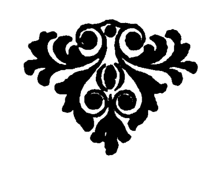
ces demeures souterraines, deviendront un jour, sous les cités disparues, les riches mines d'engrais que nos descendants transformeront en fruits succulents et en vins généreux ?

« Rien ne meurt... »

A. BUSQUET.

UNE BONNE NOUVELLE

On sait le dévouement avec lequel M. Lafuma, de Voyron (Isère) s'est occupé de la traduction et de la publication en langue française du Zohar, *ce livre fondamental de la Kabbale. Or, cette publication est sur le point de paraître en 6 gros volumes (tous achevés en manuscrit) au prix de* 150 *fr. pour les souscripteurs. Les lecteurs que cette nouvelle intéresse sont priés de s'adresser directement à M. Lafuma.*



Vision d'un vaincu[1]

1. Sur un tertre isolé, le soir d'une défaite,
Un chef vaillant priait le Dieu trois fois clément
D'épargner les vaincus... Sa prière discrète
Allait à l'Éternel portée magiquement
Par un chœur de Héros. Ardente évocatrice,
Et Verbe très puissant, la voix du chef blessé
Synthétisant la Foi d'un peuple délaissé
Priait, pour que l'Anglais n'étouffât la Justice
Et n'imposât le joug à son Pays vaincu...

2. La Mort avait glané dans ce lieu d'infortune,
Et la blanche clarté que répandait la Lune
Glissait sur les cadavres et s'effaçait soudain ;
Et fantastique était ce cimetière humain
Du sein duquel un homme, au regard éperdu,
Surgissait : telle une âme essayant avec peine
De briser les liens de la funeste chaîne
Qui la retient sur Terre ; efforts bien superflus ;
Ces anneaux formés dans la chair de ses vices
Se rient de ses efforts ; ils veulent être rompus
Par l'accomplissement de nouveaux sacrifices...

---

(1) *Essai magique sur les causes de la défaite des Boërs.*
Le peuple transvaalien est la victime.
Le peuple anglais est l'instrument inconscient du sacrifice.
Que les forces occultes réclament pour équilibrer le mal qui fait des progrès trop grands, en particulier en France !!!



3. Le chef priait... Son âme avait abandonné
Son écorce terrestre, impuissante matière,
Et voguait anxieuse emmi l'onde légère
De l'Aour lumineux : C'est là qu'il fut donné,
A cette âme assoiffée du désir de savoir,
D'apercevoir enfin, dans les ombres du soir,
Le Génie qui préside aux destins de la France...

4. Son corps était de neige et ses ailes d'azur,
Son cœur était de Feu très subtil et très pur,
Son Regard attristé semblait fait de souffrance.

5. S'adressant aussitôt à l'âme du Guerrier :
« Peuple infortuné ! dont les mœurs me sont chères,
Tu expies aujourd'hui les fautes de tes Frères !
En vain tu supplieras, rien ne sert de prier !
L'implacable Destin, les clichés générés
Par l'Orgueil, la Luxure et la soif des richesses
Doivent enfin sur Terre et parmi tes détresses
Prendre corps et bannir tes saintes Libertés !

6. Peuple choisi par Dieu pour cette expiation,
Verse ton sang trop sain pour racheter les crimes
Des peuples ignorants qui courent aux abîmes
De l'Erreur et du Mal ; sois fier de ta mission !
Ton sang est assez pur pour agréer à Dieu !
J'ai bien souvent pleuré afin que ta Voix sainte
Soit entendu du Ciel ; bien souvent cette enceinte
A frisonné d'effroi à tes accents pieux !...
Hélas ! la France aussi jadis si généreuse,
Tirant son glaive d'or, espoir des opprimés,
Pour protéger partout l'essor des Libertés,
La France aussi parcourt cette voie malheureuse !
Ne comptez pas sur elle : terre d'Idéal,
Elle étouffe aujourd'hui sous l'étreinte du Mal.
Son sacrifice ici ne pourrait être utile ;
La victime est impure, l'offrande inutile ;

Sa fin viendra bientôt si vous ne consentez
A souffrir pour elle : vous seuls en êtes dignes !
Adieu. » Le chef connut alors, à certains signes,
Que les décrets de Dieu seraient exécutés,
Et que tous ses vaillants seraient toujours battus.

7. Abandonnant alors les flots de la Lumière,
Violemment agités par les cris des vaincus,
L'âme de ce guerrier revint sur cette Terre...
Le Ciel était couvert de nuages trop sombres,
Pour qu'un étranger put voir parmi les ombres
Cette Fille du Ciel, réintégrant son corps,
Consoler en passant les Ames sœurs des Morts.

8. Le Boër fit alors le geste Rédempteur
Sur le tertre isolé ; les âmes errantes,
Pleurant leur corps perdu, sourirent triomplantes,
Et parvinrent au seuil du ciel Réparateur !

9. Le chef fléchit alors le genou jusqu'en terre
Et dit : « Dieu soit béni ! Notre peuple est élu !
Heureux ceux qui mourront, leur sacrifice a plu ! »

10. Se relevant bientôt, de ce lieu solitaire
Le guerrier s'en alla.

±

+
△ Gloire à toi, victime expiatoire !
Beaux séraphins, chantez la victoire
Que la Foi gagne sur le Destin !
France ! que ton tour vienne demain,
Es-tu prête à mourir ? Le fer de ton épée
N'est-il pas émoussé ? Ta jeunesse épuisée
Peut-elle affronter les combats
Où le fer ne pardonne pas ?

∇ Tes enfants fatigués n'ont-ils plus dans les veines
Du sang de ces vaillants, qui prirent tant de peines
A faire asseoir enfin, sur les trônes des Rois,
La Justice attendue, la Liberté féconde ?
Ne serais-tu donc plus la France d'Autrefois,
L'ange des affligés, le clair flambeau du monde ?
Un peuple pleure, hélas ! sa liberté perdue,
Et tu n'as pas frémi ? Ton Idéal sans doute
Est une paix depuis trop longtemps attendue ;
Tu veux jouir tranquille, aussi rien ne te coûte !

Crains le Réveil... Le ciel s'émeut,
Et tous les éléments frémissent...

Ressaisis-toi !... car tu le peux !...
S'il faut que tes enfants périssent,
Qu'ils meurent comme leurs aïeux :
« Pour la Liberté, la Justice !... »

LUCENT.



LE ' VITALISEUR" D'EDISON

Des expériences curieuses ont été faites en Amérique, avec un appareil magnéto-électrique inventé par le fils du grand Edison. Cet appareil stimulerait le travail mental du cerveau ; pour s'en rendre compte, on a fait l'expérience suivante : deux élèves d'une école, de même degré, de capacités équivalentes et de valeur égale furent choisis. Les mêmes problèmes leur furent donnés à résoudre, mais l'un des élèves était soumis à l'influence du « vitalisme », tandis que l'autre restait à l'état ordinaire. On aurait ainsi constaté chez le premier une plus grande rapidité dans l'exécution du travail, et ce dans toutes les expériences maintes fois répétées. C'est possible, mais n'y a-t-il pas simplement suggestion ?

Les Confréries musulmanes

M. Octave DEPONT a publié dans La Revue (ex-Revue des Revues), *une étude très importante dont nous détachons les passages suivants* :

I

Ce qui caractérise l'Islamisme, c'est l'extrême rigueur du monothéisme et, comme conséquence im-



médiate, la tendance constante, l'attention exclusive, absolue, du croyant à combattre le dogme chrétien de la Trinité et de l'Incarnation : Dieu n'a pas de fils, Dieu n'a pas de Mère, *Dieu est Un.* Il n'est pas, en dehors de lui, aucun être, si parfait soit-il, auquel puisse s'adresser un culte, *car nul ne peut aider ou nuire, nul n'a reçu le pouvoir de lier ou de délier sur la terre.*

Une négation suivie d'une affirmation : « Il n'y a que Dieu que Dieu » et la mission prophétique de Mohammed constituent, en réalité, avec le Coran, les inébranlables fondements de la religion.

Rigoureusement, en effet, le mahométisme ne comporte ni cérémonies, ni sacrements ; il n'y a pas de prêtres, pas d'établissements, rien qui soit la condition essentielle de l'exercice du culte : l'homme est lui-même son propre intercesseur auprès de Dieu ; il sollicite, en personne, l'action de la grâce divine. Canoniquement, l'existence d'une société ecclésiastique, d'un pouvoir spirituel, est donc une innovation contraire au dogme.

Il n'y a pas moins que l'Islam, si foncièrement démocratique à ses débuts, a vu se créer, sous forme de castes, non seulement une sorte de clergé, mais aussi des ordres religieux, dont nous allons examiner rapidement l'origine et l'évolution.

II

Tant qu'il fut dominé par sa grandiose prétention de fonder une législation universelle, basée sur la force de ses armes et le prestige de sa foi ; tant que ses conquêtes, un siècle durant, des rives du Danube aux monts Himalaya, enflammaient les cœurs, le musulman n'éprouvait pas le besoin de stimuler sa ferveur. Mais en déposant son épée, il dut obligatoirement songer à raisonner son dogme, afin de le rendre applicable aux peuples conquis.

A force d'avoir voulu rapporter tout à Dieu, depuis la petite chose jusqu'à la plus grande, le Prophète avait dépassé le but. Il arrivait que, dans les cas les plus naturels et les plus simples, les préceptes du Coran ne

pouvaient recevoir leur application : leur rigidité sans indulgence, leur principe immuable parce que divin, ne se pliaient pas à des nécessités que Mohammed n'avait pu prévoir.

D'autre part, le théisme rigide et précis fait de Dieu le moteur unique du monde matériel et surnaturel, prive l'homme de son libre arbitre. Il est l'abîme immense, infranchissable, entre le créé et l'incréé : d'où l'impuissance du croyant, simpliste et ignorant, à trouver seul la vérité, à se diriger dans ses aspirations secrètes vers cette divinité dont la nature lui révèle la mystérieuse existence. Il avait donc fallu, obligatoirement, recourir à l'interprétation du « Livre » par des hommes autorisés qu'on appelait *Eulama* (savants, doctes, érudits).

En principe, cette fonction sacrée était dévolue aux Khalifes. Mais, quand le siège du pouvoir fut éloigné des villes saintes (La Mecque et Médine, les successeurs du Prophète n'étaient plus en mesure d'exercer effectivement la double autorité spirituelle et temporelle du *Khalifat*. Ils n'avaient plus autour d'eux les compagnons du Prophète, qui, dans l'opinion, représentaient les véritables conservateurs et interprètes de la Loi. A Damas, les khalifes n'étaient plus que les chefs d'une association politique cimentée par la religion. Peu à peu, ils avaient délégué leurs attributions sacerdotales et judiciaires aux *Eulama*, qui formaient un corps redoutable et s'affirmèrent, par la suite, en cette apparence de clergé hiérarchisé qu'ont prolongé les membres du clergé actuel : *muphti*, *cadi*, *imam*, etc.

Telle est l'origine des Eulama. Après avoir brillé du plus vif éclat dans les primes communautés musulmanes, ils n'ont plus aujourd'hui qu'un rôle effacé; ils ne sont que des instruments entre les mains des chefs des Etats islamiques qui, en les subventionnant, leur font rendre les *fataoua* (ordonnances sacrées basées sur le Coran) utiles à l'action gouvernementale.

III

La véritable force de la société islamique est en de-



hors des Eulama. Je n'ajoute pas et des kalifes, car, théologiquement, il n'y en a plus aucun. En effet, ceux qui pourraient, aujourd'hui, aspirer légitimement au titre de « prince des croyants » (c'est-à-dire les grands Chérifs de la Mecque et les Chérifs du Maroc), ne sont pas investis en conformité de la Loi, par l'élection de tous les musulmans.

Cette force a son centre d'action dans un monde mystérieux qui tire son incomparable prestige d'un pouvoir autrement puissant que celui des « Interprètes de la Loi », puisqu'il émane, aux yeux des croyants, d'Allah lui-même.

Ce monde est constitué par des confrères mystiques, véritables théocraties répandues partout où vivent des musulmans, et qui, comme autrefois, dans Israël, les prophètes envers la synagogue, sont les ennemis irréconciliables du clergé. Nées avec l'Islamisme, leur évolution s'opère parallèlement à la formation des quatre sectes *hanafite*, *malekite*, *chafaïte* et *hanbalite*, dites orthodoxes, et aussi au grand mouvement d'innovations, de controverses et d'impiété qui a caractérisé le développement des sectes hérésiarques.

La Perse, patrie du mysticisme, refusait de se laisser anéantir par ses envahisseurs musulmans. Comme Rome l'avait fait envers les barbares de la Gaule, la Perse assimilait ses conquérants. Sous l'influence de son génie aryen, elle gardait, intact, le legs scientifique du passé en opposition avec une religion immobile de tous points, parce que révélée.

Car autant le Dieu de l'Islam est au-dessus et en dehors du monde matériel, autant il est volontaire, puissant personnel ; autant, au contraire, dans les systèmes philosophiques indiens et grecs, tont comme dans la religion de Zoroastre, il est vague, inconstant et multiple.

L'Orient, malgré son polythéisme illimité, a toujours été poussé vers l'idée panthéiste. Le dualisme des Perses lui-même n'est, au fond, qu'un panthéisme à deux parties : Ormuzd et Ahriman se rejoignent dans le Temps sans bornes, principe supérieur qui doit finir par les absorber. Cakya Mouni, fils de roi, quitte son palais ;

6



époux, il abandonne sa femme vertueuse et belle, pour s'ensevelir loin de tout, dans la solitude d'où il ne sortira que pour apprendre aux hommes à se guérir du mal de l'existence. Le remède qu'il propose, c'est l'extinction volontaire de toutes nos facultés, le repos dans l'inconscience et l'immobilité; c'est le *nirvana*. Il n'y a qu'une béatitude dans la doctrine : Heureux ceux qui ne vivent pas, qui n'ont jamais vécu ou qui ont cessé de vivre, maxime que les musulmans ont traduite ainsi : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. »

Entraîné dans le milieu persan qui était la civilisation déjà raffinée, le conquérant s'était pris à penser, à examiner les problèmes posés par le Coran : prédestination ou libre arbitre, création ou éternité de la matière, inspiration divine du Livre et par conséquent incréation et éternité du Coran, ou création en temps que signe sensible de la pensée. Et c'est ainsi qu'au double contact du péripapétisme et des idées persanes, sont nées les sectes hérésiarques.

IV

En réalité, plusieurs de ces sectes n'ont été que des sociétés plus ou moins secrètes, dont les confréries mystiques actuelles ont parfois prolongé le curieux enseignement.

C'étaient les *Alides* ou *Chiites* (partisans d'Ali), qui repoussaient la *Sonna* (manière d'être, d'agir et, par extension, recueil des traditions prophétiques qui forment, avec le Coran, les bases fondamentales de l'Islam orthodoxe), rejetaient, comme usurpateur du pouvoir, les trois premiers Khalifes et n'admettaient pas que la qualité d'imam (pontife) pût sortir de la famille d'Ali. Ils affirmaient que le droit de naissance primait le droit, admis par l'Islam orthodoxe, de l'élection ou de la proclamation du Khalife par le peuple. Ils érigèrent cette opinion en dogme. De plus, une croyance intransigeante et d'origine persane faisait d'Ali un *mort immortel* : c'était lui qui passait dans l'orage, sur les

nuées. Son fouet se tordait dans l'éclair et, de sa race, devait naître le *madhi* (bien dirigé).

D'autres Chiites assimilaient Ali à Dieu, et, par leur curieuse conception de la transmission d'une parcelle de la divinité dans les *imams*, ils attaquaient la religion dans son essence.

D'après l'opinion qui prévalut, le droit divin n'était transmissible qu'à douze *imams* alides; seulement, le dernier devait être le mahdi. Onze d'entre eux parurent et périrent empoisonnés. Le douzième disparut, et sa mort mystérieuse laissa les Chiites dans cet état d'esprit que, pareil à certains héros de la légende, au roi de la Table Ronde ou à Frédéric Barberousse, il n'était pas mort, mais seulement caché (*mektoum*) dans quelque montagne inconnue.

Une autre branche chiite n'admettait que sept imams. Le septième après Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mohammed est encore à venir. Il doit mettre le sceau à la religion en substituant à l'interprétation littérale des Livres Saints *la science du sens intérieur ou mystique*. C'était la doctrine des *Ismailaïa*. On l'enseignait aux adhérents dans une initiation à neuf degrés, faite de philosophie mélangée de gnosticisme.

On leur expliquait que la religion a deux sens : l'un apparent, l'autre secret. Ce dernier, les imams seuls le connaissaient, d'où il s'ensuivait que, pour acquérir la science religieuse, il fallait, comme le fera plus tard le *Khouan* (frère) à l'endroit de son *cheikh* (maître spirituel), s'abandonner corps et âme à l'imam du temps. On conçoit par suite quelle devait être la puissance de ces chefs de sectes.

Les disciples d'Abdallah-ben-Maïmoun font trembler les Khalifes sur leurs trônes et révolutionnent les esprits avec le thaumaturge *Raschid-ed-Dine*, dont le dernier acte fut le meurtre, par ses *fidaoui* (sicaires), nouveaux *zélotes*, du marquis Conrad de Montferrat, qui avait osé offenser le grand maître des *assassins*.

Nombre d'autres sectes faisaient également travailler les esprits : il y avait, notamment, les *Karédjites*, ennemis des chiites, les *moatazélites*, libéraux et rationalistes, les *mordjites*, les *djabrites* qui, contrairement aux *qada-*



rites ou partisans du libre arbitre, faisaient de l'homme, entre les mains de Dieu, un instrument sans action ni pouvoir ; les *mochahbiittes* ou assimilateurs, etc., etc. De telle sorte que, en face du dogmatisme intolérant du Coran, s'étaient dressés, du deuxième au cinquième siècle de l'hégire, le scepticisme le plus varié, le fanatisme le plus acharné, la superstition de l'initié, l'impiété, la hardiesse du libre penseur, le magisme, le sabéisme et, parfois, l'idolâtrie.

Cependant les imams (Abou Hanifa, Malek, Chafei et Ahmed Ibn Hanbal), fondateurs des rites orthodoxes, tonnaient violemment contre le rationalisme et s'attachaient à affirmer cette déclaration placée dans la bouche du Prophète : « Attachez-vous à observer ma Sonna et celle des Khalifes directs et en ligne légitime après moi. Mordez-y de vos molaires. Gardez-vous des innovateurs ; toute innovation est excentricité ; et toute excentricité est innovation. *Tout acte ou fait que nous n'avons pas ordonné est à rejeter*.

Avec la science théologique du *Kalam*, la lutte était devenue encore plus ardente. Ceux qui ont pratiqué cette science, les *Motakallimin*, en établissant, contre les philosophes, la création de la matière, la nouveauté du monde et l'existence d'un Dieu libre, séparé du monde et seule cause, étouffaient les aspirations de l'intellect et ramenèrent peu à peu, par une intransigeance outrée, le croyant à l'unité, c'est-à-dire à l'exclusion de toute complexité, complication ou nuance, germes obligés de la pensée.

Le fanatisme religieux a tué la réaction persane et la philosophie arabe espagnole. Depuis Averroès, la guerre contre l'argumentation a porté tous ses fruits.

Cependant, cette philosophie, dont l'Occident a été le refuge et qui a si vivement éclairé le moyen âge, devait imprégner l'Islam d'idées contraires à son génie. Elle a notamment donné des ailes au soufisme qui a pris la place la plus importante dans la métaphysique aristotélique, commentée par les philosophes arabes, et est devenu, à partir du douzième siècle de notre ère le meilleur appui, le plus ferme soutien de la vie mahométane.

V

Au point de vue philosophique, le soufisme représente la lutte de la pensée contre un dogme dont le formalisme aboutit, en définitive, au fatalisme.

Au point de vue mystique, c'est la recherche de la purification de l'âme en dehors de la matérialité du corps ; de l'anéantissement des passions par l'abstention des satisfactions matérielles. C'est encore l'action de s'adonner aux sciences conduisant à la *Vérité*, d'aspirer à entrer en communion avec *Elle*; en un mot d'arriver au *fena* (anéantissement de l'âme par l'abrutissement du corps), de voir Dieu face à face et sans voiles et de s'unir à lui.

La phase initiale de l'*Ilm el baqa oua el fana* (la science du rester ou du périr) apparaît tout d'abord dans les premiers cercles musulmans, sous la forme de certaines pratiques pénitentielles, d'ailleurs en opposition absolue avec le « Livre ». Le Prophète avait dit: *La Rahbaniata fi el Islam:* point de vie monacale dans l'Islam.

Malgré la parole divine, les premiers musulmans, sans parler du Prophète lui-même, n'en cherchaient pas moins, à l'exemple des moines ou des anachorètes chrétiens ou juifs, à réaliser leurs aspirations idéales dans l'ascétisme et la vie contemplative. Un certain Bahlul ben Du'ejb est poussé par la conscience de ses péchés dans la montagne, près de Médine; il y vit loin de toute société humaine, se couvre de vêtements de poil, s'attache les mains sur le dos avec des liens de fer et s'écrie sans cesse : « Mon Dieu et mon Seigneur ! voici Bahul,lié et enchaîné, confessant ses péchés (1). »

Dans son ascension mystique, la première *station* du soufi sera celle du faqir, c'est-à-dire la *station* de la pauvreté, puis, de degrés en degrés, caractérisés chacun par une appellation particulière, il arrivera à la *station* sublime, où les cent soixante mille voiles qui

1 De l'ascétisme aux premiers temps de l'Islam. Igd. Goldziher. *Rev. de l'Histoire des Religions*, 1898, p. 315.

enveloppent les secrets divins s'écartent et laissent voir « l'Impénétrable ». Alors, l'idée de l'Unité parfaite se forme dans son esprit. Il la contemple en même temps que cette curieuse phalange mohammédienne *d'oualis* (saints), mystérieuse hiérarchie que dirige le *qotb* ou *ghouts* et qui renferme toute une série de personnages venus de la terre, où ils sont remplacés au fur et à mesure que Dieu les mande auprès de lui. *El Khadir* est le maître de cette légion par laquelle Dieu éloigne les maux du peuple musulman.

Génie doux et bienfaisant, El Khadir est le saint Antoine de Padoue de ceux qui ont égaré des objets, le guide des voyageurs perdus dans les déserts, la Providence des marins.

Son prestige incroyable tient à son origine des plus curieuses : dans la croyance musulmane, deux êtres privilégiés ont été exemptés de la mort : Enoch, qui est entré vivant et par ruse dans le Paradis, et Elie, dont on fait deux personnages distincts: l'un Elias qui doit, par ordre divin, errer sur la terre jusqu'au jour du jugement dernier, l'autre, El Khadir (saint Georges pour les chrétiens d'Orient), qui vit habituellement au fond de la mer.

Quant au *ghouts*, Abdelaziz ben Debbagh, dans son livre *El Ibriz* (l'or pur), nous le représente assis, en dehors de la caverne du Djebel Hira, la Mecque derrière son épaule droite, Médine devant son genou gauche, quatre *qotbs* malékites à sa droite et trois autres qotbs appartenant à chacune des trois autres sectes orthodoxes, à sa gauche. L'oukil (chargé d'affaires) ou *cadhi ed diouan*, est devant lui.

C'est dans cet abîme de la contemplation, dans cette extase immanente, que Dieu délègue à certains soufis une étincelle de sa puissance, *la baraka*, qui leur permettra, une fois descendus des lumières dominatrices de diriger les croyants, de perfectionner les progrès de ceux d'entre eux qui s'avancent vers « l'au delà ». Ils deviennent ainsi des *maîtres*, des *chioukhs el Tariqa* (Directeurs de la voie spirituelle).

Après s'être constitué une *méthode*, le *cheikh* (maître) confère à ses disciples l'*Ouerd* (initiation) qui dissipe la

grossièreté originelle de l'esprit ; il leur indique le moyen infaillible d'arriver aux hauteurs célestes par la récitation du *dikr* (prière, oraison continue) qui lui a été révélé et qui emplit le cœur du nom de Dieu).

VI

Tel est le procédé extérieur, autrement dit la doctrine *exotérique*, plus ou moins accessible au vulgaire. Quant à la voie *ésotérique* ou intérieure, les soufis, à l'instar des philosophes musulmans qui avaient également ces deux doctrines, ne la développent qu'à l'élite, aux savants. A ceux-ci, le *cheikh* expliquera les sensations intimes de l'ascension spirituelle ; il s'efforcera de leur faire saisir ces fils subtils qui conduisent le croyant à la station suprême de l'*istigheraq* (absorption en Dieu), après avoir séjourné en ces mystérieux *états* mystiques du *douq* (lumière spirituelle qui donne le pouvoir de discerner la vérité), des *idjlima* ou merveilleux entretiens avec des saints, des *talaqis*, permettant de recevoir des communications divines, des *sekers* (ivresse spirituelle),des *chouhoud*, où l'on voit Dieu et, enfin, des *medjema el baharin* (confluent des deux mers), où l'homme est si près de Dieu que, pour se confondre avec lui, il ne manque que la longueur de deux arcs, etc.

Ainsi la *baraka*, l'*ouerd* et le *dikr* sont les pivots du soufisme. Il faut y ajouter la *ouacia* (recommandation-mandement), document renfermant les principes fondamentaux de la *Tariqa* (voie) suivie par le précepteur des fidèles.

VII

La mystique musulmane comprend encore deux autres sujets : l'*ouali* et le *chérif*. Le premier arrive, sans s'en douter et d'un seul coup, à la sublimité du mysticisme. C'est le faible d'esprit. Il est *medjdoub*, c'est-à-dire *attiré*, contrairement au Soufi, sans efforts ni épreuves. Élu de Dieu, avec qui il est en communion constante, l'*ouali* est vénéré à l'égard du Soufi. Égaré sur la terre, il semble y vivre dans une profonde nuit.

Dans nos cités de l'Afrique du Nord, il est connu sous le nom de *derouiche* (aliéné).

Le derouiche réunit complètement les conditions de la doctrine de Molinos, le patriarche des quiétistes modernes, sur la contemplation parfaite ou l'état d'une âme qui ne raisonne pas, qui ne réfléchit ni sur Dieu, ni sur elle-même, mais reçoit passivement l'impression de la lumière céleste sans exercer aucun acte d'amour ni d'adoration. Il y a plus : Molinos excuse les extravagances criminelles des mystiques, en état de contemplation parfaite, parce que, dit-il, leur corps n'est plus alors que l'instrument du démon, sans que l'âme, intimement unie à Dieu, exprime la plus légère altération du désordre qui agite les sens. De même, l'ouali qui danse ou commet des actes hors nature est considéré, corporellement, comme un possédé des *djinns* (démons) et spirituellement, comme uni à la Divinité, ce qui fait excuser ses écarts de conduite les plus scandaleux.

Enfin, comme toute la chaîne ésotérique des saints (*kotb*, *abdal*, *naqib*, etc.), que Dieu envoie sur la terre pour supporter les maux des autres, l'ouali participe à cette souffrance, et il est curieux de faire un dernier rapprochement de cette croyance musulmane avec la loi de la substitution dont, selon Huysmans, la mystique chrétienne nous offre de si prodigieux exemples : sainte Thérèse obtint de prendre à sa charge les tentations d'un prêtre qui ne pouvait les endurer sans fléchir. La bienheureuse Lidwine accaparait toutes les maladies du corps ; Catherine Emmerich succédait aux impotentes, relayait, tout au moins, les plus malades. Certains ordres « tels que les Carmélites et les Clarisses, acceptent très bien qu'on leur transfère les tentations dont on souffre » (1).

Un autre sujet mystique est le *chérif* (descendant du Prophète par sa fille Fathma Zohora). A ce titre de la plus haute noblesse religieuse, un sang divin coule dans ses veines, et il peut, seul, prétendre légitimement au *Khalifat*. Il constitue, par droit de naissance, un vase d'élection ayant le privilège de voir Dieu et le pou-

(1) Huysmans, *En Route*, Paris, 1895.

voir de faire des miracles. Dans l'Afrique septentrionale, plus que partout ailleurs, son rôle, comme nous le dirons plus loin, a été primordial.

Depuis le douzième siècle, l'œuvre de l'Islam est essentiellement une œuvre de prosélytisme, qui a été plus particulièrement marquée dans l'Afrique du Nord.

On sait comment se forma la confrérie puritaine des *almoravides* (El merabtine) — *les marabouts* — sous l'action entraînante de leur chef, le réformateur Abdallah ben Yacine. Pendant que les hordes hilaliennes, parties de l'Égypte en 1048, dévastaient l'Afrique du Nord, dans un îlot du Haut-Niger, un *ribat* (lieu de retraite et de prière dont nous avons fait *marabout*) était construit pour recevoir les prosélytes disposés à subir, avec une expiation de leurs souillures passées, la règle sévère d'une société qui punissait par le fouet les manquements aux prescriptions admises.

C'est de cet îlot que partit le souffle puissant de l'invasion almoravide, laquelle devait opposer une véritable barrière aux hilaliens, et, avec Yousef ben Tachefin, s'étendre sur le Maghreb et sur l'Espagne.

Vinrent les *almohades* (El Mouahedoun, disciples de l'unité de Dieu) qui apportèrent sur le théâtre religieux de nouveaux ferments spirituels. Tout en cherchant à ramener l'Islam à sa pureté primitive, leur chef, l'austère *Ibn Tommert*, donne un corps à l'idée messianique importée par les Fatimites d'Égypte. Il se proclame mahdi et dénonce partout l'infidélité des almoravides, ces *moulethemin* (voilés), disait-il, « ces exclus du paradis qui paraîtront à la fin du monde avec des queues comme des vaches, et dont les femmes seront ivres, nues, indécentes, et auront des bosses de chameau pour têtes ».

Mais voici une nouvelle levée d'apôtres, de convertisseurs, de prédicateurs : *fakihs* (lettrés) de l'Andalousie, disciples d'Averroès, d'Avicenne et autres Ibn Tofaïl ou Elghazali ; chorfa (pt. de Chérif) de Fas ou de Saguiet el Hamra, dans le Sous marocain d'Idris II, fondateur de Fas. Ils se répandent dans les tribus berbères, qui, épuisées par les luttes et les convulsions intérieures, fruits détestables des campagnes almoravides et al-



mohades, retournaient en arrière, sur la route de la barbarie.

Peu à peu, le missionnaire transformait, métamorphosait, absorbait par *aperception*, comme on dit en psychologie, les traditions berbères et les fondait dans le creuset de l'Islam.

Le *ribat*, qui deviendra plus tard la *zaouïa*, était, pour tous, le centre moral et intellectuel. On y allait moins pour prier que pour voir et admirer le saint vivant dont les échos avaient dit la renommée prodigieuse ; pour lui demander, les uns des guérisons corporelles, les autres, des récoltes abondantes, etc.

Et dans un coin, sous des vêtements somptueux ou sous des loques, la femme elle-même, inquiète et nerveuse, avide de mystère, attend pieusement le moment où, à son tour, elle dira le secret intime qui brise son existence, demandera des philtres, des amulettes pour ou contre l'amour, suppliera le marabout de combler le vide de la tente en chassant loin d'elle l'infécondité.

Quand cet homme divin sort, c'est pour opérer des miracles : là où il s'assied pousse un arbre ; à la montagne haute et inaccessible, il ordonne de s'entr'ouvrir ; sous ses pieds jaillissent des sources d'eau bienfaisante ; il vole, il marche sur les eaux et, s'il le veut, il peut, autre Apollonius de Tyane, se montrer corporellement, à la même heure, en différents endroits.

La *vox populi* a confirmé ces prodiges ; et c'est ainsi qu'après l'Égypte, la Syrie, l'Arabie et la Perse, l'Afrique septentrionale s'est couverte d'oratoires et de sanctuaires, bâtis le plus souvent sur les ruines des *mzara* ou autres points consacrés de toute antiquité.

Pendant que les esprits allaient aux marabouts, les Soufis introduisaient parallèlement, dans les tribus, le surnaturel de leur méthode. L'ardent désir de s'approcher du Trône souverain, la curieuse conception de l'*ittisal* (l'anéantissement en Dieu) s'infiltrait dans les masses dégénérées.

VIII

Étrange persistance des cultes anciens ! Au Maroc,



les Psylles réapparaissent avec les *Ouled Moussa;* les mangeurs de choses immondes des armées des Barbares qui assiégeaient Carthage, avec les *Aïssaoua* (disciples du Marocain *Mohammed ben Aïssa* (1524).

En Tripolitaine, des *Soulamïa* vomissent des flammes; en Tunisie, des *Boualïa* se brûlent les chairs, cependant qu'en Algérie, sur les bords de la Seybouse, des *Ammarïa* arrivent plus simplement et plus facilement à l'extase en se livrant, comme le *fidaoui* du « Vieux de la Montagne », aux douceurs du kif pilé (sorte d'opium analogue au *Beng* des Hindous).

En Égypte, l'ordre des *Khelouatia* (de Kheloua, retraite), importé de Perse où il est né au quatorzième siècle, se forme et se développe par des abstinences rigides et une vie érémitique rappelant celle des Thérapeutes.

Avec *Scheraouardi* (1235) le panthéisme persan avait repris des ailes, cependant que les *Naqechebendia* (1320) enseignaient à la haute société musulmane un mysticisme contemplatif empreint d'hystérie eutatique.

L'Occident avait, de son côté, vu renaître et pénétrer dans la foule le soufisme épuré avec Abou Médiane, de Séville (1127): Djoneïdi et Abd el kader et Djilani étaient ses appuis; Tlemun, son foyer; Abd esselam ben Machich et Hassin Chadeli (1196) fondateur des Chadelia bien connus, ses lumières.

Partout, les confréries poursuivaient le même but final « l'anéantissement de l'être dans l'essence de Dieu », l'*extase*, où tout est libre et sans frein parce que tout y est sans universalité. C'est la sombre nuit dans les âmes.

Pareil au *Yoghi* de l'Inde, le Khouan, par les procédés extérieurs: dikr, musique, danse, etc., voyage dans les régions de l'enthousiasme. Pareil au *dwidja*, du même pays de l'Inde, l'*ouali*, ce mystique réintégré sans efforts, parcourt les espaces en ce *corps astral* cher à M. Peladan, à Stanislas de Guaïta et aux affiliés de la Rose-Croix.

Les Swedenborgiens croient, et la science des arcanes enseigne, que, fréquemment, l'âme abandonne le corps vivant. Dans la « carcasse » vacante peut entrer et habi-

ter la forme astrale d'un adepte sorcier ou d'un élémentaire.

La nouvelle école des Soufis allait plus loin : elle affirmait, le plus sérieusement du monde, que l'âme des oualis peut pénétrer dans les corps de certains animaux. *Abd el aziz ben Debbagh*, dans son livre *El Ibriz* déjà cité, nous dit, en effet, que l'âme, bien que sortie de son enveloppe matérielle, reste en communication avec le corps lui appartenant.

De même qu'un homme ayant laissé ses effets sur le bord inhospitalier d'une rivière ne cesse, en nageant, de regarder ses vêtements dans la crainte qu'on ne les lui dérobe, de même l'âme ne cesse de reporter vers le corps toute son attention. Mais, tandis que le baigneur ne fait que regarder, l'âme, par la subtilité de son essence, peut rentrer dans son enveloppe et en ressortir lorsque cela est nécessaire pour *exécuter les décrets divins*.

L'auteur n'ajoute pas si, comme on le prête à certains faqirs de l'Inde, l'ouali peut activer la végétation, soustraire au végétal ou à l'animal ses effluves magnétiques, diriger les élémentaux, etc., mais cela est certain, car l'ouali est l'instrument d'action de la Divinité sur la terre.

IX

Je n'ai plus à montrer le rôle du cheikh d'une confrérie : tête de la hiérarchie, détenteur de la *baraka*, il ne reconnaît d'autre puissance que celle de Dieu. Les affiliés lui doivent cette soumission aveugle qui n'est ni plus ni moins que le *perinde ac cadaver* des Jésuites.

Le *khalifa* (lieutenant) du cheikh est une sorte de coadjuteur, de délégué investi des pouvoirs du maître.

Au troisième rang vient le *moqaddem*, l'âme, le ressort de la confrérie. Il confère l'*ouerd* (l'initiation) et, quand il n'est pas lui-même missionnaire, il dirige le personnel subalterne de la propagande.

Après, prend place le *rekkab* (émissaire), puis viennent les *khouans* et les *khoddam*, sortes de serfs tributaires du cheikh ou de sa descendance.

Les confréries admettent aussi les femmes avec le titre de *khouatat* (sœurs).

Touchant les intérêts temporels qui réclament leurs droits en tous temps et en tous lieux, ils sont assurés par la transmission de la *baraka* dans la descendance du chef spirituel.

Les caisses des confréries, indépendamment des cadeaux de toutes sortes, en argent ou en nature, que sous le nom de *ziara* perçoivent les chioukhs, sont alimentées par les droits d'investiture et d'initiation, sans parler des dons largement offerts, lorsque le croyant va réclamer l'intervention du cheikh ou du moqaddem pour la satisfaction des besoins courants de la vie.

Il y a aussi les *touiza*, ou corvées pour les labours ou pour les moissons des champs de l'homme divin, et cent autres obligations qui ont fait évaluer, dans la seule Algérie, à plus de 7 *millions* le total des redevances perçues par ces petites théocraties, ces Etats dans l'Etat, que personnifient les associations secrètes.

Jadis, le moqaddem revêtait encore le manteau de la pauvreté. Aujourd'hui, il prend des allures de grand seigneur. Systématiquement, il dépouille ses ouailles. Son sacerdoce est une véritable profession libérale. Et le fellah courbe l'échine et... verse à ces fainéants l'argent qu'il gardait pour parer aux mauvais coups de l'infortune.

Ainsi l'Islamisme, au cours de son grand développement, a, peu à peu, laissé dériver sur lui le flot des sources antiques. Sous les formes les plus diverses, dont le *babisme*, avec Mirza, Ali Mohammed, le *Point* (lieu de manifestation de l'essence divine dans le monde) a été la plus récente et la plus complète apparition, le mysticisme a submergé le monothéisme. Au lieu de rapprocher Dieu de sa créature, il l'a reculé dans l'infini.

Mais cette dégénérescence n'est pas pour effrayer le musulman. Elle accomplit simplement la parole prophétique. « Il y aura une décadence continue dans la vie de la communauté et de ses chefs ; mais vers la fin, Dieu fera lever un prince (mahdi) conduit par lui dans le chemin, qui mettra dans le monde autant de justice

qu'il y existe d'injustice et terminera le drame terrestre avec Jésus-Christ comme vicaire. »

JOURNAUX ET REVUES

Dans l'*Echo du merveilleux* M. René Le Bon nous transcrit quelques renseignements que lui a donnés M. Gayet sur la sorcière d'Antinoë. Ce sont d'intéressants récits sur les pratiques magiques en usage chez les anciens adorateurs d'Isis, sujet qui vient de recevoir de nouvelles lumières à la suite des fouilles récentes pratiquées à Antinoë, d'où M. Gayet a rapporté maints documents de grande valeur.

La *Revue spirite* reproduit une conférence de M. Léon Denis sur Jeanne d'Arc et la médiumnité à travers l'histoire. Jeanne d'Arc, considérée comme « un grand médium », est étudiée à ce point de vue. Plus loin, un long compte rendu d'expériences de catalepsie et d'extases musicales, faites sur un même sujet pendant deux ans ; ce sujet a, paraît-il, donné de magnifiques résultats ; un supplément illustré reproduit quelques attitudes obtenues mécaniquement par l'influence des ondes harmoniques.

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* publie la suite de l'article de M. Delanne sur l'extériorisation de la pensée, en étudiant la « réalité substantielle des images mentales ».

La revue *Anubis*, de Londres, publie un intéressant supplément tiré à part : *Out of the Silence*, lequel contient des études d'astrologie et de philosophie et des poésies.

Le *Mercure de France* consacre quelques pages à exposer tout au moins les données de ce problème psychologique si intéressant qu'est « la sensation du déjà vu ». L'auteur ne conclut pas, mais des discussions qu'il expose se dégage cette impression que les causes de cette sensation sont diverses, et que, de même que pour les rêves, à côtés de cas se rapportant à la pure physiologie, il en est d'autres où les théories purement occultes trouvent leur réalisation.

BIBLIOTHÈQUE IDÉALISTE LYONNAISE

Une bibliothèque est créée à Lyon, sous le titre de **Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise**, pour mettre à la disposition des chercheurs les principaux ouvrages écrits sur le psychisme expérimental, le magnétisme, le spiritisme, la philosophie occulte, les sciences hermétiques, la théosophie, le gnosticisme, la mystique, les études d'ésotérisme et de religions comparées, et d'une manière générale les différentes philosophies spiritualistes (platonicisme et néo-platonicisme, etc...).

Cette œuvre répond aux besoins créés par le double courant qui se dessine de plus en plus nettement au vingtième siècle :

D'un côté la science, s'élevant au-dessus de l'étude de la matière pure et abordant celle des forces plus subtiles qui se manifestent dans l'Univers en général et dans l'être humain en particulier. Ces dernières études, ultime développement de la physio-psychologie, ont pris en ces cinquante dernières années, sous le nom de sciences psychiques, un développement considérable.

D'un autre côté, la philosophie se dégageant des théories matérialistes auxquelles l'avaient conduite les premières applications de la méthode positiviste, sentant de plus en plus qu'au-dessus des deux éléments constitutifs du cosmos **Force** et **Matière** qu'elle connaît déjà, il en existe un troisième l'**Intelligence**, dont il reste à découvrir l'origine et l'évolution.

Ce double mouvement a provoqué l'éclosion ou la renaissance d'un grand nombre d'écoles spiritualistes diverses, allant de la pure expérimentation, comme le spiritisme, jusqu'aux confins de la mystique. Les lumineuses philosophies antiques, longtemps méprisées et méconnues sous le nom vague d'occultisme, ont été révélées à nouveau par des chercheurs courageux qui ont su soulever leurs triples voiles hermétiques et déchiffrer l'aridité de leur symbolisme. De tous côtés et sous cent formes différentes, on cherche une lumière qu'on pressent proche et qui doit élargir la science,

éclairer la foi et couronner l'évolution intellectuelle de l'humanité par une non moins vaste évolution morale.

C'est à tous les idéalistes, hommes de science, sociologues, philosophes ou mystiques, quelle que soit leur doctrine particulière, que s'adresse la Bibliothèque. Elle leur permettra de se connaître entre eux, de trouver des instruments de travail et d'unifier des efforts, tous également louables, mais qui, isolés, pourraient rester stériles. L'union fait la force, et la lumière jaillit de la rencontre des idées.

Cette Bibliothèque, dont nous avions annoncé la création il y a environ deux ans, vient de changer de local et de s'installer 1, rue Emile-Zola.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que la B. I. L. est un instrument de travail remarquable mis à la portée des chercheurs de la région lyonnaise, et même de toute la France, la B. I. L. faisant le service des livres par la poste à ses abonnés de province. Ses collections comprennent plus de 400 volumes embrassant les diverses branches de l'occultisme : psychisme, spiritisme, kabbale, histoire de l'occulte, magie et sciences divinatoires, théosophie, gnosticisme, histoire des religions, mystique, etc..., volumes qui sont mis, aux conditions fixées par le règlement, à la disposition des abonnés.

Les abonnements sont de 10 francs par an (avec coupures de 6 mois, 6 francs, et 3 mois, 4 francs). Le service est fait par commissionnaire ou par colis postal aux abonnés de province (les frais de poste étant à la charge de ces derniers). Le catalogue est envoyé sur demande.

Pour toutes demandes de renseignements, écrire à M. le président de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, 1, rue Emile-Zola, Lyon.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.



L'INITIATION ALCHIMIQUE
Par Albert POISSON
PRIX. . . . . 1 fr.

L'OCCULTE A L'EXPOSITION DE 1900
Par PAPUS et TIDIANEUQ
(*avec une planche très curieuse reproduisant les exercices des Aïssaouah*)
PRIX. . . . . 1 fr.

LE BIENHEUREUX JACOB BŒHME
Par SÉDIR
(*avec portrait et bibliographie*)
PRIX. . . . . 1 fr.

LE SECRET DE L'UNIVERS
Par AMARAVELLA
PRIX. . . . . 2 fr.

ÉLÉMENTS D'HÉBREU
Par SÉDIR
PRIX. . . . . 1 fr.

DUTOIT-MEMBRINI
Par Joanny BRICAUD
PRIX. . . . . 0 fr. 50

ENSEIGNEMENT DE L'OCCULTISME
Par PAPUS
PRIX. . . . . 0 fr. 50

NOTES SUR LA TRADITION
Par Saint-Yves d'ALVEYDRE
PRIX. . . . . 0 fr. 50

L'OPIUM
Par MATGIOÏ
PRIX . . . . 1 fr.

ÉTUDES TENTATIVES
Par ZHORA
PRIX. . . . . 1 fr.

LETTRES MAGIQUES
Par SÉDIR
PRIX . . . . 1 fr. 50

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

ours. — Imp. E. [redacted] rue Notre-Dame